

L'AMIE ET L'AMANT,

OU

LA CONFIANCE DU MARI,

Comédie-Vaudeville en un acte,

DE MM. HIP. RIMBAUT ET CH. POTIER,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU PANTHÉON,
LE 16 AOUT 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRÉDÉRIC MUSDHAL.	M. E. PIERRON.	AMÉLIE DE VERTHEIM.	Mme ISIDORE MORFAU.
DE SALSBERG.	M. VIDÉIX.	EMMA DE SALSBERG.	Mme ERNEST BON DIEU
		UN DOMESTIQUE.	

La scène se passe dans une principauté d'Allemagne, chez le baron de Vertheim.

Un riche salon. Portes au fond, portes latérales : à droite, sur le premier plan, la chambre du baron de Vertheim, et sur le second plan, celle d'Amélie ; à gauche, au second plan, le cabinet de Frédéric.

SCENE 1^{re}.

UN DOMESTIQUE, EMMA ET DE SALSBERG,

Entrant tous deux par le fond.

SALSBERG, *au domestique*. M. de Vertheim... comment va sa goutte?... est-il aujourd'hui moins souffrant?

LE DOMESTIQUE. C'est comme hier, Monsieur.

SALSBERG. Comme hier ? pauvre baron !.. pas de mieux?... vous entendez, Emma... comme hier ! (*Au Domestique*.) et Madame la baronne?...

LE DOMESTIQUE. Elle est auprès de lui.

SALSBERG. Fort bien... fort bien... il est visible ?

LE DOMESTIQUE. Pour Madame de Salsberg...

SALSBERG. Fort bien, fort bien ; annoncez-nous.

LE DOMESTIQUE. Pour Madame de Salsberg seulement, et pour le docteur.

SALSBERG. Ah !... (*A sa femme*.) Vous entendez?...

EMMA. Je ne fais que cela, monsieur. (*Au domestique*.) Annoncez-moi.

SALSBERG. Allez... annoncez-la.

(Le domestique entre chez le Baron.)

SCENE II.

DE SALSBERG, EMMA.

SALSBERG. Je cherche à m'expliquer cette préférence dont je suis l'objet. Je ne devine pas trop ; et vous, Emma, pourriez-vous me dire...

EMMA. Si vous m'en laissez le temps.

SALSBERG. Eh bien ?

EMMA. C'est qu'il faut du silence aux malades.

SALSBERG. Fort bien... j'y suis... le trait a porté. Je parle un peu, voilà le prétexte... car ce n'est qu'un prétexte ! Qui est-ce qui ne parle pas plus ou moins ?

AIR : *un-homme pour faire un tableau*

On l'a dit, et plus d'une fois,

Où, tout parle dans la nature ;

Airs, bois, et champs, tout a sa voix,

Dans son lit le ruisseau murmure.

Je suis pour parler !... et devant

L'Académie aux têtes fortes,

Une fois j'ai, comme un savant,

Parlé contre les langues mortes...
Je déteste les langues mortes !

Au fait, la parole, mais c'est la santé, c'est la vie ; quand on ne parle plus, l'on est mort.

EMMA. Je puis être tranquille sur votre compte.

SALSBERG. Bien obligé, ça ne va pas mal.

EMMA. Pour vous, je le crois... mais pour ceux que vous étourdissez ! aussi que ne parlez-vous tout seul...

SALSBERG. Comment tout seul ?

EMMA. Que ne vous enfermez-vous, pour vous livrer à votre exercice favori ? Vous n'avez pas besoin d'interlocuteur, et tout le monde y gagnera, vous le premier.

SALSBERG. Au fait, ce serait le moyen d'éviter les interruptions.

EMMA. Et les imprudences. — Quand on veut parvenir à la cour, il faut être maître de sa langue, monsieur, au risque d'être indisposé.

SALSBERG. Me serais-je oublié, madame ?

EMMA. Au contraire. — Persuadez-vous bien cependant que la discrétion est la clé des ambitieux.

SALSBERG. Et des chambellans.

EMMA. Avez-vous songé à l'amazone d'Amélie... à son bouquet pour ce soir !

SALSBERG. Tout sera prêt.

EMMA. Ce n'est donc pas encore apporté ? Mais allez vite, monsieur... courez !... l'heure approche, et madame de Vertheim n'aura pas son costume.

SALSBERG. Vous avez raison, et je vais moi-même... (*Fausse sortie*.) Eh bien, voilà comme sont les fournisseurs ! J'avais cependant eu soin de recommander la plus scrupuleuse exactitude... mais basta ! ces gens-là...

EMMA. Partez, au nom du ciel ! et hâtez-vous de revenir. (*Fausse sortie de Salsberg*.) C'est très important pour vous.

SALSBERG, *revenant*. Pour moi ! très important pour moi?... je vole...

AIR : *Assez dormir, ma belle.*

Où, plus léger qu'Eole,

Sans m'arrêter, je vole,

Pour mieux vous obéir ;

Si vite

Qu'on vous quitte,

On doit eneor plus vite,

Près de vous revenir !

EMMA.

Pas de vaines paroles,

Pas de discours frivoles,

Hâtez-vous de partir.

Puis-je en être quitte...
Mais non... puisqu'il doit vite,
Près de moi revenir.

SALSBERG. Ah ! c'est très important !...

(Il sort par le fond.)

SCENE III.

EMMA, seule.

Il ne déparle pas... aussi ce n'est plus moi, c'est mon mari qu'on appelle madame de Salsberg... il est cependant bien homme ; pour ne rien comprendre ! c'est comme ce pauvre baron !... avec sa goutte et sa femme... la plus jolie de la cour peut-être... il a vraiment du malheur ; pour garder son Amélie, au milieu de ces fêtes, dont il ne veut pas la priver, mais où les souffrances l'empêchent de la suivre et de la protéger... c'est à moi, qu'il s'adresse, à moi ! mais elle est ma rivale !... Mais celui dont j'ai deviné l'amour pour elle, Frédéric Murdhal, il m'aimait, avant de la connaître !... et moi, qui pour me venger de son inconstance, suis devenue la femme d'un autre, hélas !... malgré moi... j'aime encore Frédéric... oui, je le sens... je suis jalouse enfin !... et loin d'être l'amie de la baronne, son amie sincère !... c'est elle.. toujours charmante... à se faire détester.

SCENE IV.

AMÉLIE, EMMA.

EMMA. Eh ! la voici... cette chère baronne.

AMÉLIE. Pardon, mon amie ; vous avez attendu ?... j'étais garde malade.

EMMA. Une garde-malade de votre âge ne vaut rien pour un goutteux... demandez au médecin... Et puis ne savez-vous pas que le baron, tout sensible qu'il est à vos soins, se reproche cependant comme dérobés aux plaisirs qui vous réclament, les instans que vous passez à son chevet ?

AMÉLIE. Il désire tant que je sois heureuse ! tout-à-l'heure encore, inquiet d'un air de tristesse qu'il croyait avoir surpris dans mes yeux, il me pressait de chercher les distractions du monde ; il exige que je vous accompagne ce soir au bal de la cour, parée de ma toilette la plus élégante... à qui donc ai-je à plaire, mon Dieu !

EMMA, gaiement. Avotre époux d'abord, madame, en lui obéissant... et puis à bien d'autres, à tout le monde enfin.

AMÉLIE. C'est ce que je n'essaierai point. Non ; je ne paraîtrai pas à ce bal, comme une veuve, pour y entendre mille complimens trompeurs qui me fatiguent... mille propos galans, autorisés peut-être par l'absence du baron, mais qui me blessent et me répugnent...

EMMA. Vous êtes un enfant... laissez-vous conduire par le mentor qu'on vous a choisi. Ne serai-je pas à vos côtés avec M. de Salsberg, moi, votre amie ?...

AMÉLIE. Oui, vous l'êtes... je le crois... et je vous sais gré de l'intention qui vous fait agir. Mais, au nom de cette amitié qui m'est précieuse, madame, si je vous conjurais de ne pas employer votre crédit sur le baron pour m'attirer dans ce tourbillon de danse et de fleurs ; si je vous suppliais de permettre que je restasse ici, seule, avec mon cœur !...

EMMA, à part. L'amour de Frédéric serait-il partagé ?

AMÉLIE. Eh bien ?...

EMMA. Eh bien ! je vous dirais : Je suis plus que vous-même éclairée sur l'état de votre ame, et sur ce qui convient à votre situation. Vous êtes mélancolique ?... il faut vous égayer. Vous tenez à la solitude ?... il faut y renoncer à toute heure. Ce soir, vous viendrez au bal ; ce matin, je vous enmène à la course du prince.

AMÉLIE. Oh ! non ; non, je vous en prie !... je n'ai pas le cœur à tout cela.

EMMA. M. de Salsberg va vous apporter une amazone

je me suis chargé de s'en détailler, afin que vous fussiez sans excuse ; et pour tout vous dire, le prince a demandé si vous ne seriez pas de la partie.

AMÉLIE. Le prince... que lui importe ?

EMMA, vivement. Votre réputation d'habile écuyère est si bien établie.

SCENE V.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE sortant de la chambre du baron.

LE DOMESTIQUE. Monsieur le baron se sent plus calme, et demande à madame de Salsberg l'honneur de la recevoir.

AMÉLIE. Ne lui parlez pas de ce projet...

EMMA. Puisque mes conseils sont méconnus... puisque mon autorité n'est pas suffisante...

AMÉLIE. Madame !...

EMMA. Allons, soyez bien gentille, et préparez-vous. (Au moment où Emma va entrer chez le baron, Frédéric est sorti de son cabinet. Le domestique s'est retiré par le fond.)

SCENE VI.

FRÉDÉRIC, AMÉLIE.

FRÉDÉRIC. Aux derniers mots de madame de Salsberg, de votre amie, madame, j'ai compris qu'elle vient vous chercher pour quelque partie.

AMÉLIE. En effet, nous allons sans doute monter à cheval.

FRÉDÉRIC. Ah ! oui, pour la course du prince... sans doute.

AMÉLIE. Et vous, monsieur, ne la suivrez-vous pas aussi ?

FRÉDÉRIC. En supposant qu'il m'eût pris un instant l'envie de m'y rendre, je n'y songerais plus à cette heure.

AMÉLIE. Est-ce parce que j'y serai ?

FRÉDÉRIC. Oui, madame. Un malade a toujours besoin de quelqu'un qui l'aime... En votre absence, je serai près de votre mari, près de mon protecteur. — Et puis à quelle titre, moi, me montrer à la cour maintenant ? Je ne suis plus même secrétaire d'ambassade. Depuis que la mauvaise santé du baron l'a ramené du Danemarck, où sa mission l'avait appelé, depuis qu'il a renoncé pour toujours aux affaires, mon rôle est terminé, je ne suis plus rien.

AMÉLIE. Vos services pour cela ne sont pas oubliés ; le talent dont vous avez fait preuve suffirait à justifier toute faveur.

FRÉDÉRIC, à moitié. Les grâces du souverain n'ont pas besoin d'être justifiées, puisqu'un M. de Salsberg en obtient !... — Mais je n'en souhaite aucune, et malgré les recommandations puissantes de M. le baron, malgré mes droits, si j'en ai, déjà je serais allé chercher fortune loin d'ici, sans les liens qui m'enchaînent à cette maison.

AMÉLIE. Que voulez-vous dire ?

FRÉDÉRIC. Un devoir sacré m'est imposé par la reconnaissance, et je l'accomplirai, dussai-je y perdre le repos de mon existence toute entière.

AMÉLIE. Le repos de votre existence ?

FRÉDÉRIC. Mais pardon, madame, vos momens sont précieux, et j'aurais peur d'en abuser.

AMÉLIE, troublée. Parlez, parlez... je vous écoute.

FRÉDÉRIC, froidement. Ne vous souvenez-vous pas de la promenade pour laquelle madame de Salsberg compte sur vous ?

AMÉLIE, avec dépit. La promenade... Madame de Salsberg...

FRÉDÉRIC. Allez ; vous retenir d'avantage, ce serait porter atteinte au plaisir que vous vous êtes promis.

AMÉLIE, avec un dépit croissant. En effet, vous avez raison... c'est une fête si attrayante !... Voyez la belle matinée... le ciel semble favoriser nos projets.

Déjà sans doute les dames de la cour sont rassemblées au parc, les unes luttant d'élégance et de coquetter... et c'est avec elles que je veux rivaliser... les autres, se disputant la palme du ridicule et du mauvais goût, celles-là je ne veux que m'en divertir... comme des cavaliers, trop amoureux ou trop maladroits, qui se laissent tomber aussitôt que leur dame les regarde ou que leur cheval se cabre... Ah ! ah ! ah !... je ris d'avance en y songeant, et j'ai hâte d'arriver au rendez-vous.

FRÉDÉRIC. Je le crois sans peine, madame.

AIR : Monseigneur l'a défendu. (2^e année.)

A cette gaîté naïve
Livrez-vous donc sans effort ;
Votre humeur joyeuse et vive
A besoin d'un libre essor.
Mais du feu qui vous attire
L'éclat dessèche les cœurs...
 Craignez, à force de rire,
De ne plus trouver de pleurs.

AMÉLIE, émue. Oh ! laissez-vous ; je n'en suis pas encore là. (*Elle entre précipitamment dans sa chambre, à droite, au second plan.*)

SCENE VII.

FRÉDÉRIC, seul.

Un cœur si passionné, d'une sensibilité si vraie, à la merci de l'intrigue et de la fausseté ! Amélie en proie à madame de Salsberg ! Elle est là, cette femme, assis-gant le baron, maîtresse de sa confiance, dépositaire de son honneur ! et ce n'est qu'entre ses mains que le vieillard aveugle croit ce dépôt en sûreté. Mais j'y veille aussi, moi ; et si je ne peux éclairer M. de Verthem, s'il ne m'est point permis de combattre ouvertement la trahison qui le menace, je ferai la guerre... en diplomate !... De la diplomatie contre une femme, c'est de la loyauté... les armes seront égales au moins.

SCENE VIII.

DE SALSBERG, FRÉDÉRIC.

SALSBERG, un carton à la main. C'est moi !... j'espère, chère ange, que je n'ai pas perdu de temps... Ah ! M. Murdhal !... Pardon, mon cher... je vous prenais pour Emma ; j'allais vous rendre compte de la commission dont elle m'a chargé. Cela ne vous regarde pas, vous, les affaires de femme... une amazone que j'apporte à madame la baronne.

FRÉDÉRIC. Comment, monsieur, c'est vous...

SALSBERG. Moi-même, que ces dames honorent de leur confiance, et qui n'en suis pas indigne, j'ose m'en flatter. Il y a des hommes, et vous, mon cher, vous avez peut-être la faiblesse d'en être... il y a des hommes qui rougiraient d'un pareil emploi, qui croiraient déroger... eh ! bien, moi, j'en suis fier, je m'en glorifie, je me plais à le dire, à le répéter, je le crierais sur les toits. Oui, mon cher ! pour qui se consacre au service des dames, où est le mal ? je vous le demande, où est le bien ? je puis vous l'apprendre...

FRÉDÉRIC. C'est inutile ; je m'en doute.

SALSBERG. Vous ne vous en doutez pas du tout... Il faut être du métier pour en sentir les avantages. C'est une foule d'inappréciables petits privilèges : l'intimité de nos clientes, l'initiation à leurs jolis secrets de toilette, l'accès toujours libre auprès d'elles... toujours !... la continuité de nos relations avec les modistes, les fleuristes, le charme inépuisable de leurs conversations... en vérité, ça n'en finit pas !... convenez que c'est gentil ?

FRÉDÉRIC. Oui, oui ; c'est une occupation fort agréable.

SALSBERG. Et qui n'a rien d'exclusif. Ah ! s'il fallait pour cela renoncer à toute pensée virile, à toute idée de grandeur et d'avancement !... mais bien loin de là ; tandis que je vais et viens à droite, à gauche, pour

un caprice, pour une fantaisie, je n'en fais pas moins mon chemin à la cour.

FRÉDÉRIC. A la bonne heure !

SALSBERG. Certainement, un esprit ordinaire, étroit, mesquin, se laisserait absorber par la galanterie ou par l'ambition... Moi, je mène de front l'une et l'autre ; je chiffonne, si vous voulez... je suis sans cesse dans les étoffés, dans les rubans ; mais ça ne m'empêche pas d'être aussi dans les faveurs... dans celles du prince. Vous concevez ? le prince est grand amateur du beau sexe ; et comme tout ce qui concerne le beau sexe rentre dans ma spécialité, je me trouve tout naturellement en rapport avec ses goûts, je me rencontre avec ses idées... et ça fait bien. Ah ! mon cher, si, par un fortuné hasard, j'avais tant soit peu contribué, sans le savoir, à la parure de celle qu'il aime !

FRÉDÉRIC. De celle qu'il aime ?

SALSBERG. Ce n'est pas assez... de celle qu'il adore !

FRÉDÉRIC. Vous croyez que son atlése ?...

SALSBERG. Je crois !... — En vérité, vous êtes charmant, vous, je crois !... — Voilà ce que c'est que de nous négliger, de vivre comme dans un cloître !... eh ! oui, mon cher, tout le monde sait cela, le prince est amoureux, mais amoureux à en perdre la tête... et l'appétit... car il ne mange plus : c'est à ce point là ; il ne dort plus... mon Dieu ! non... il ne préside plus son conseil. Au diable les affaires d'état ! il ne songe plus qu'aux fêtes, dont elle est la reine mystérieuse.

FRÉDÉRIC. Ce sont de ces mystères qui n'en sont pas, je suppose, et vous devez savoir, vous surtout, à quoi vous en tenir ?...

SALSBERG. Chut ! c'est un secret... mais entre nous, entre hommes, il n'y a pas d'inconvénient...

FRÉDÉRIC. Aucun.

SALSBERG. Et je ne me ferais pas prier pour vous mettre dans la confidence si j'y étais... malheureusement, je n'y suis pas.

FRÉDÉRIC. M^{de} de Salsberg a grand tort, monsieur, lorsqu'elle vous reproche d'être indiscret.

SALSBERG. C'est vous, mon jeune ami, qui êtes injuste et qui me jugez mal. Plût au ciel que j'eusse le moindre soupçon !... je me connais... ce serait avec un véritable plaisir que je vous en ferais part. Je donnerais tout au monde pour avoir à désigner une des beautés dont je suis le très obéissant serviteur... Madame de Verthem, par exemple.

FRÉDÉRIC. Madame de Verthem !

SALSBERG. Oh ! celle-là... que ne puis-je vous dire : c'est elle ! elle dont l'amazone, confectionnée par mes ordres, apportée de mes propres mains, est presque mon ouvrage ; elle, dont le bouquet de bal sera de ma composition !...

FRÉDÉRIC. J'ai peine à comprendre.

SALSBERG. Comment ! vous ne comprenez pas que, pendant la course, le prince embrasserait du regard la taille de la baronne admirablement dessinée par la précision de ce costume ; et qu'à propos des compliments qu'il ne manquerait pas de lui adresser, mon nom prononcé par elle arriverait à d'augustes oreilles, à travers l'effervescence du galop ? Vous ne comprenez pas que cela recommencerait à propos des fleurs choisies par moi, qu'alors ce même nom se mêlerait à des parfums enivrans, et qu'enfin, toujours cité par une jolie bouche devant son atlése, il deviendrait bientôt celui d'un chambellan ?...

FRÉDÉRIC. M. de Salsberg, chambellan !

SALSBERG. Ce serait fort probable, au moins... car j'attends la place, qui va devenir vacante... aussitôt que j'aurai fait renvoyer celui qui l'occupe.

FRÉDÉRIC. Et vos titres à cet emploi ?

SALSBERG. Il y a longtemps que je demande.

AIR : de sommeiller encor, ma chère.

J'ai commencé par prendre date ;
Et depuis, sûr de mon bon droit,

Vers mon but, mon cher diplomate,
J'ai marché d'un pas lent, mais droit.
Sans me lasser, je sollicite :
N'est-ce pas un titre déjà ?...
Certe, il faut avoir du mérite
Pour faire croire qu'on en a.

Aussi, tôt ou tard, je serai nommé... c'est l'essentiel...
et alors, mon cher, ne vous gênez pas ; disposez de moi,
de mon crédit... si je peux vous être bon à quelque
chose...

FRÉDÉRIC. Merci ; je vous dois déjà plus que vous ne
pensez, tout ce que vous venez de me dire... je ne
l'oublierai pas, je vous jure, et je tâcherai d'en profiter.

SALSBERG. A votre service.

SCENE IX.

LES MÊMES, EMMA, sortant de chez le baron.

EMMA, à la cantonade. Tranquillisez-vous, mon cher
baron, je suis votre fondée de pouvoir, et je déciderai
bien Amélie...

FRÉDÉRIC. D'autant mieux, madame, que rien ne
lui manquera.

EMMA. Comment, monsieur ?...

FRÉDÉRIC. Grâce à l'activité de M. de Salsberg : une
femme de chambre n'eut pas mieux fait.

EMMA, à part. Ni plus bavardé, je le crains.

FRÉDÉRIC. Il est arrivé .. hors d'haleine... le carton
sous le bras !

SALSBERG, avec satisfaction. Le voici !

EMMA. Et c'était sur ce qu'il renferme que roulait,
messieurs, votre conversation ? sujet sérieux et intéres-
sant !...

SALSBERG. Ne faut-il pas causer de quelque chose ?
nous ne sommes pas de si graves personnages !

FRÉDÉRIC. Non, M. de Salsberg n'est pas encore
chambellan... d'ailleurs ce qui est futile en apparence
ne l'est souvent pas en réalité. Que de conspirations,
convenez-en, que de trahisons cachées sous des fleurs,
pour éclore dans un bal ?

EMMA, à part. O ciel !

SALSBERG. En parlant de cela, je ne suis pas retourné
chez la fleuriste...

FRÉDÉRIC. Pour le bouquet de la baronne ?

SALSBERG. Et je n'ai que le temps !... vous per-
mettez, mon cher?... (*A sa femme.*) Et vous, mon
ange... (*Il veut baiser la main d'Emma, qui la retire
avec impatience.*) Est-ce que vous n'êtes pas contente
de moi ? je n'ai pourtant pas trop jâsé... à moins d'être
muet ! et franchement, je ne me sens pas de vocation...
c'est égal ; pour vous être agréable, j'essaierai... c'est
fini... je ne dis plus rien... rien qu'un mot... un seul :
Adieu ! (*Fausse sortie.*) Non, pas même, adieu ! je
salue simplement, comme Harpocrate... Harpocrate,
Dieu du silence, le doigt sur la bouche.

(*Il sort par le fond.*)

SCENE X.

FRÉDÉRIC, EMMA.

FRÉDÉRIC. Permettez-moi, madame, de vous féli-
citer... M. de Salsberg n'avait été qu'aveugle jusqu'à
présent.

EMMA. M. Frédéric Murdhal aurait-il quelque raisen
de supposer que les maris peu clairvoyans ont leur
mérite ?

FRÉDÉRIC. Il faut bien le croire, madame, puisque
le vôtre sera bientôt chambellan.

EMMA. Vous êtes intéressé, monsieur, à vous bien
convaincre que les titres et les emplois s'acquièrent en
proportion des services rendus.

FRÉDÉRIC. Est-ce parce que je n'en obtiens aucun,
madame ?

EMMA. C'est parce que vous remplacez le baron de
Vertheim, dans les fonctions où vous l'avez suivi,
comme secrétaire, en Dannemark.

FRÉDÉRIC. Moi !

EMMA. Vous, monsieur, permettez-moi de vous féli-
citer à mon tour... aujourd'hui même vous recevrez
votre nomination.

FRÉDÉRIC. Je ne l'accepterai pas, madame.

EMMA. Vous refuseriez !

FRÉDÉRIC. Très certainement.

EMMA. Prenez garde !... le baron, moins aveugle
peut-être que M. de Salsberg, n'aurait qu'à vous
demander l'explication d'un pareil refus.

FRÉDÉRIC. La réponse est bien simple, madame :
c'est que ma reconnaissance l'emporte sur mon ambi-
tion, et que le sacrifice d'une ambassade ne me coûte
rien pour demeurer près de mon bienfaiteur.

EMMA. Et près d'Amélie.

FRÉDÉRIC. Près d'elle ; oui, madame... car elle est
en péril, et je dois la défendre... oh ! c'est pour cela,
n'est-il pas vrai, c'est parce qu'il faut m'éloigner qu'une
mission m'est offerte en ce moment ; et si je n'en veux
pas, comme on a besoin de l'honneur de M. de Vertheim,
et que je m'en suis constitué le gardien, sans doute, pour
se débarrasser de moi, l'on m'accusera, l'on m'a peut-
être accusé déjà d'attenter à cet honneur !

AIR : d'*Aristippe.*

C'est un affreux, c'est un lâche mensonge,
Qui ne saurait m'atteindre... et cependant
Là, malgré moi, lorsque j'y songe,
Naît le désir d'un juste châtement,
Oui, je voudrais un juste châtement.
Quoique les jours d'un homme assez infâme
Pour calomnier soient sans prix,
On a son sang !... mais d'une femme
On se venge par le mépris !

EMMA, troublée. Le mépris !...

FRÉDÉRIC. Quel autre sentiment éprouver pour celle
qui se joue sans rougir de la confiance et de l'amitié,
dont l'ame n'est plus qu'un foyer d'intrigue et d'orgueil,
et qui n'a pas même conservé dans son cœur une place
aux plus doux souvenirs ?

EMMA. Plût au ciel, monsieur, qu'elle eût oublié
tout ! elle ne serait pas coupable... mais elle s'est rap-
pelé des paroles d'amour, qu'elle avait pour jamais
cessé d'entendre, à votre départ pour le Dannemark...
mariée par dépit pendant votre absence, elle se croyait
résignée à l'abandon d'un ingrat... un regard, un mot
d'affection, à votre retour, l'auraient du moins conso-
lée... rien !... pas un mot, pas un regard !... c'est
qu'avec vous, M. de Vertheim ramenait Amélie, qu'il
avait épousée. Alors, monsieur, alors... je devins ja-
louse... jalouse !... ah ! si vous saviez !...

AIR : d'*Aristippe.*

Si vous saviez !... ce mot, la jalousie,
Renferme seul un cruel châtement...
De quel supplice on a l'ame saisie !
C'est chaque jour comme un nouveau tourment,
C'est un edler !... et cependant
J'ai mérité votre vengeance ;
Maudissez-moi, Frédéric... mais pour prix
De mes douleurs, de ma souffrance...
Épargnez-moi votre mépris !

FRÉDÉRIC. Emma, réparera-t-elle les torts de ma-
dame de Salsberg !

EMMA. Je le jure.

FRÉDÉRIC. Eh bien, madame...

EMMA. Eh bien ?..

FRÉDÉRIC. Votre amie approche ; il dépend de vous
de la perdre, ou de la sauver.

SCENE XI.

LES MÊMES, AMÉLIE, sortant de sa chambre.

AMÉLIE. Je ne suis pas encore prête ; grondez-moi
bien... ou plutôt vous gronderez monsieur de Salsberg :
il a manqué de parole.

EMMA. Ce n'est pas de cela qu'il manque jamais...
Voyez ! elle montre le carton apporté par Salsberg.
Mais j'ai compris que vous teniez trop à votre soli-

tude, pour que l'on pût vous en priver sans tyrannie ; et vous êtes libre...

AMÉLIE. Libre de rester chez moi?.. non.. non!

AIR : *Si ça l'arrive encore.*

Trop longtemps, je le reconnais,
Dans une retraite profonde
J'ai voulu vivre... désormais
Je chercherai l'éclat du monde.
Quand mon mari le veut, serai-je assez
Brillante et radieuse?..
Je dois lui plaire.

EMMA.

Commencez

Alors par être heureuse,
Oui, pour lui plaire, commencez
Par être bien heureuse!

AMÉLIE. Aussi vais-je essayer de ce bonheur, auquel vos premiers conseils m'ont convertie.

FRÉDÉRIC, *bas à Emma.* Vous entendez...

AMÉLIE, *à Emma.* Vous m'en avez tant de fois offert une image si séduisante!.. ces bruyans plaisirs... vous savez?.. ce mouvement...

EMMA. Dites plutôt cette fatigue, dont l'idée seule vous étourdissait.

AMÉLIE. Et ces rivalités de grâce, de luxe, où triomphe l'amour-propre d'une femme...

EMMA. Elles épouvantaient votre modestie!..

AMÉLIE. Oh! c'était un enfantillage... du moins vous le répétiez sans cesse, et vos paroles ont dû me rassurer.

FRÉDÉRIC, *bas à Emma.* Il faut bien que le langage de l'amitié porte fruit.

AMÉLIE. D'ailleurs ne m'avez-vous pas prévenue que le prince a daigné s'informer de moi?

EMMA, *avec embarras.* Le prince...

AMÉLIE. Il sait l'intimité qui nous unit; c'est à vous qu'il a demandé si je ne vous accompagnerais pas, c'est vous qu'il rendrait responsable de mon absence!

EMMA. Qu'importe?

AMÉLIE. Et je ne veux pas être cause de votre disgrâce.

EMMA. Ni moi, vous exposer au danger qui vous menace peut-être.

AMÉLIE. Expliquer-vous!

EMMA. Si j'ai réfléchi... si, après avoir dissipé vos craintes, vos scrupules, je me suis inquiétée à mon tour.

AMÉLIE. Comment?..

EMMA. Ne m'interrogez pas.. plus tard vous saurez.. apprenez seulement aujourd'hui que vous ne paraîtriez pas à la cour sans une grande imprudence; et surtout, si vous la commettiez, rappelez-vous que ce serait malgré mes prières, malgré nos avis!..

AMÉLIE, *regardant Frédéric.* Ah!.. votre avis est aussi celui de M. Frédéric... à présent?.. car ce matin...

FRÉDÉRIC. Ce matin, madame, vous ne l'aviez pas demandé.

AMÉLIE, *à Emma.* Vous êtes mon mentor.. mon amie, madame, vous agissez toujours dans mon intérêt... je vous crois aveuglément; et comme j'étais assez confiante assez docile pour vous sacrifier mes goûts de retraite, je le serai encore assez pour les reprendre, et pour y demeurer fidèle.. je reste...

EMMA *bas à Frédéric.* Etes-vous satisfaite?

AMÉLIE, *à Frédéric.* Vous, monsieur, rien ne vous arrête plus maintenant.

EMMA. En effet, et puisque je perds madame, c'est bien le moins que je retrouve un cavalier...

AMÉLIE, *à part.* Refusera-t-il?

EMMA, *à Frédéric.* Ne consentirez-vous pas à m'en servir?

FRÉDÉRIC. Madame...

AMÉLIE, *à part.* Il hésite!

FRÉDÉRIC, *à part.* Il le faut, *à (Emma.)* comptez sur moi, madame.

AMÉLIE, *à part.* Courons rejoindre M. de Salsberg...

il ne faut plus de bouquet de bal.. (*haut*), que je vous embrasse, ma chère! — Au revoir. — Monsieur Frédéric, à bientôt.

FRÉDÉRIC, *s'inclinant.* A bientôt.

AIR : *Faut-il que j'espère... dois-je encore souffrir?*
(Pauvre Jacques.)

ENSEMBLE.

EMMA.

Déjà l'espérance
Fait battre mon cœur,
L'espoir, c'est, je pense,
Presque du bonheur.

AMÉLIE

Cachons ma souffrance
Au fond de mon cœur ;
Adieu l'espérance...
Adieu le bonheur!

FRÉDÉRIC.

Malgré ma souffrance,
Au prix du bonheur,
Sachons en silence
Sauver son honneur!

Emma sort par le fond; Frédéric rentre à gauche, dans son cabinet.

SCENE XII.

AMÉLIE, *seule.*

C'est donc bien moi qu'il évite!.. il fuyait cette fête, alors que je devais m'y rendre... à présent, comme je n'y serai plus, il y court!.. il m'aura comprise enfin!.. et ce n'est plus seulement de l'indifférence qu'il éprouve pour moi; c'est de la haine... moins que cela peut-être... du dédain!.. dédaignée par lui... lorsque à la cour tant d'hommages m'environneraient, lorsque, si je voulais, ce soir même, au bal, le sceptre de la coquetterie... oh! mais, non!..

AIR : *Le bal va souvrir!*

Pour charmer les yeux,
Avoir l'air joyeux,
Prendre un masque heureux,
Non, c'est trop affreux!
Quel cruel ennui
De plaie aujourd'hui
A d'autres qu'à lui!..
Un galant essaim
Briguerait ma main...
Malgré mon martyre,
Il faudrait danser!..
Il faudrait forcer
Ma bouche à sourire!..
Cachant mes douleurs,
Dévorant mes pleurs,
Je sentirais, pauvre femme,
La mort hélas! dans mon âme,
Sur mon front des fleurs!
Non! pas de bal!.. ici du moins
Libre et seule avec ma souffrance,
Je laisserai dans le silence
Couler mes larmes sans témoins.

Et d'ailleurs ce péril, sur lequel on ne s'est point expliqué, je ne le comprend pas, il est vrai... mais enfin il me menace...

SCENE XIII.

AMÉLIE, DE SALSBERG, *le doigt sur la bouche, en entrant, et un bouquet à la main.*

SALSBERG, *à part,* Mon Emma n'y est plus... au diable Harpocrate! (*Haut, et s'approchant d'Amélie, à laquelle il présente le bouquet.*) Madame...

AMÉLIE. Eh! quoi, monsieur, vous avez pris la peine?.. désolée!.. mais Emma ne vous a donc pas prévenu?.. merci!.. je n'en ai pas besoin. (*Elle s'assoit.*)

SALSBERG. Certainement non, vous n'en avez

pas besoin... votre fraîcheur et votre éclat vous suffisent... c'est égal; acceptez toujours, madame... si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi!

AMÉLIE. Quelle importance?..

SALSBERG. Est-ce que je ne suis pas spécialement chargé de vous offrir ce bouquet, et de vous le faire agréer? est-ce que ma responsabilité n'est pas engagée vis-à-vis de ma femme, qui me demandera compte de votre accueil?

AMÉLIE. Mais...

SALSBERG. Oh! pas de *mais*, madame; je vous en supplie!.. acceptez!.. vous accepterez, ou vous direz pourquoi.

AMÉLIE. Pourquoi?.. parce qu'un bouquet de bal, monsieur, n'est bon que pour le bal; et comme je ne dois pas y aller...

SALSBERG. N'y pas aller, vous!

AMÉLIE. Moi.

SALSBERG. Permettez... vous, ne pas aller au bal!.. je n'en reviens pas...

AMÉLIE. Interrogez madame ée Salsberg, qui me l'a conseillé.

SALSBERG. Tiens! tiens! tisons!.. Emma qui, tantôt, remuait ciel et terre pour vous avoir!...

AMÉLIE. Elle-même, ainsi vous voyez...

SALSBERG. Je vois... je vois que je suis dans une position fort délicate; je vois que ces fleurs, si elles restent entre mes mains, ne tarderont pas à se faner, et c'est bien dommage!.. tandis qu'entre les votre... oh! tenez!... entre les votre... (*Apart, les abandonnant.*) çay est!... (*Haut.*) il semble déjà qu'elles se raniment, comment pour figurer au quadrille le plus élégant!.. convenez du moins qu'elles n'en sont pas indignes.

AMÉLIE, *arrangeant le bouquet.* Elles sont charmantes, j'en conviens.

SALSBERG. Vous trouvez?.. c'est assez pour leur gloire... et pour l'acquiescement de ma conscience; vous n'avez pas dédaigné d'approuver le travail... que dis-je? d'y contribuer, de le perfectionner... après cela, que vous portiez ce bouquet dans les salons du prince, que vous le gardiez, seule, ici... vous en avez pris possession... il est à vous, je suis à l'abri du reproche; il ne m'en faut pas davantage, et le reste ne me regarde plus.

AMÉLIE, *même jeu.* Qu'est-ce que cela?

SALSBERG. Camélia double... hespéridé...

AMÉLIE. Non; ce papier?... (*Elle le retire.*)

SALSBERG. Un papier!

AMÉLIE. Un billet?

SALSBERG. Un billet!

AMÉLIE, *se levant.* A mon nom, Monsieur.

SALSBERG. A votre nom, Madame? (*Lisant la suscription.*) Pour Amélie. — Il n'y a pas Amélie de Vertheim; et cependant il est de toute probabilité... vous ne l'ouvrez pas?

AMÉLIE, *à part.* J'hésite.... (*Elle ouvre le pli.*)

SALSBERG, *à part.* Si c'était la note... quelle maladresse!

AMÉLIE, *après un coup-d'œil rapide.* Infamie!
(*Elle jette par terre le bouquet avec mépris.*)

SALSBERG, *étonné.* Eh bien!

AMÉLIE, *d'un ton indigné.* Sortez, Monsieur. SALSBERG, *stupéfait.* Plait-il?

AMÉLIE. Vous m'avez entendue.

SALSBERG. Très imparfaitement.

AMÉLIE. Sortez, vous dis-je... un outrage pareil...

SALSBERG. Un suis incapable?

AMÉLIE. J'en tel billet.

SALSBERG. N'est pas de moi, je vous le jure, madame, et cela, sans savoir un mot de ce qu'il contient.

AMÉLIE. Toute feinte est devenue inutile, monsieur, je vous connais à présent, vous et madame de Salsberg; je vous ai compris tous deux d'un seul coup... ne me forcez pas d'appeler... une fois encore, allez, et ne reparaissez jamais devant moi.

SALSBERG. J'obéis. (*A part.*) C'est d'autant plus désagréable, que je ne devine pas... ou m'aura calqué.. c'est un faux...

AIR: *des Deux Créoles.*

ENSEMBLE.

Sans raison ou me l'ordonne,
N'importe, je dois partir;
De madame la baronne
J'en appelle... à l'avenir.

AMÉLIE,

Ah! mon sang-froid m'abandonne!...
Sans attendre, il faut sortir;
Ne tardez pas, quand j'ordonne,
Ne tardez pas à partir.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIV.

AMÉLIE, puis LE DOMESTIQUE.

AMÉLIE. Une déclaration de son altesse... un rendez-vous... mais c'est une audace, qu'aucun tort ne justifie... ou plutôt c'est une lâcheté, qui s'explique par la faiblesse de mon défenseur, de mon mari... la femme d'un serviteur vieux et souffrant, c'est une proie si facile... oh! les princesses... et les amis... (*Elle sonne avec force; le domestique paraît.*) Si madame de Salsberg se présente, ma porte est défendue.

LE DOMESTIQUE. Madame et monsieur de Salsberg causent ensemble; elle arrivait, lorsqu'il est sorti...

AMÉLIE. Je n'y suis pas... allez vite... je n'y pas... (*Le domestique sort.*) Non; l'idée seule de sa rencontre me fait mal... je ne saurais supporter la vue de ce visage démasqué, entendre cette voix menteuse, qui me parlait sans cesse au nom de l'amitié: car c'est à ce titre qu'elle me trahissait, qu'elle trompait la confiance du baron... oui, c'est sur elle, sur elle seule, qu'il se reposait du soin de son honneur... à qui se fierait-il, une fois désabusé... quel parti va-t-il prendre... celui que moi-même j'ai pris tout d'abord... de ne plus voir, de ne plus écouter une perdue... et cependant ne m'a-t-elle pas avertie... n'a-t-elle pas voulu m'arrêter sur le bord du précipice, après m'y avoir entraînée... elle se repentait donc... mais pourquoi... pourquoi me livrait-elle aussi... je m'y perds...

LE DOMESTIQUE. Pour madame. (*Il lui présente une lettre.*)

AMÉLIE. De quelle part.

LE DOMESTIQUE. De la part... de madame de Salsberg.

AMÉLIE, retirant la main. Non... non...

LE DOMESTIQUE. Madame n'avait défendu que sa porte.

AMÉLIE, à part. Que peut-elle m'écrire? (*Au domestique.*) Madame de Salsberg est encore là?

LE DOMESTIQUE. Oui, madame.

AMÉLIE. Donnez. (*Elle prend la lettre, la lit tout bas, et s'écrie.*) ah! (*Au domestique.*) Priez madame de Salsberg de monter... oui, qu'elle vienne... (*Le domestique salue et sort.*) Ô mon Dieu... mon Dieu... faites que cela ne soit pas! car s'il était vrai... mais non!.. c'est une imposture, c'est une excuse.

SCÈNE XV.

AMÉLIE, EMMA.

AMÉLIE, vivement. N'est-ce pas, madame, que c'est une excuse, et pas autre chose?..

EMMA, confuse. C'est un aveu sincère.

AMÉLIE, se maîtrisant. Ainsi M. Frédéric Murdhal... était cause, madame... de tout ce qui s'est passé... mais à présent votre cœur est sûr du sien! vous ne doutez plus? il vous a persuadée qu'il était fidèle... à ses premiers sermens?..

EMMA. Aujourd'hui...

AMÉLIE, l'interrompant. C'est bien!.. tout le monde n'a-t-il pas ses mauvais momens, ses momens d'impatience et d'erreur?.. vous m'avez traitée, vous, en rivale... en ennemie; et moi, voyez... je m'en suis prise à ce bouquet, je me suis vengée sur lui... mais on revient de ses préventions, on répare ses fautes...

EMMA. Je ne souhaite rien plus ardemment; et déjà...

AMÉLIE, ramassant le bouquet. Déjà ces fleurs sont relevées par la main qui les avait violemment jetées à terre, et bientôt la réhabilitation sera complète...

AIR : *Du bouquet de bal.*

Pauvre bouquet, victime d'un caprice,
A mes pieds, là, tu te fanais... et moi,
Qui te traitais avec tant d'injustice,
J'aurais langui, seule, hélas! comme toi.
Reprenons, pour qu'on nous admire,
Toi, ta fraîcheur, moi, mon sourire...
Bouquet charmant, d'un éclat sans égal
Ce soir, tous deux, nous brillerons au bal!

EMMA. Que dites-vous?

AMÉLIE. Je n'en veux pas avoir d'autres, en entrant dans les salons de son Altesse.

EMMA. Ah! Vous n'y entrerez pas?.. et surtout vous ne présenterez pas ce signal aux yeux du prince, qui l'attend?..

AMÉLIE. Et pourquoi donc? n'est-ce plus celui dont vous êtes convenus ensemble? pourquoi défaire votre ouvrage, madame? le prince n'a-t-il pas pour moi l'amour que M. Frédéric a pour vous?.. et il est si doux d'être aimée!..

EMMA, à part. Ce langage...

AMÉLIE. Aussi, madame, pardonnerez-vous à mon empressement, vous qui le comprenez mieux que personne... songeons donc à l'heure de la course; il ne s'agit plus d'y manquer.

EMMA. Cependant...

AMÉLIE, avec fermeté. Cependant, madame, telle est ma volonté, ne la ferez-vous pas une fois, lorsque j'ai fait si souvent la vôtre?... et lorsque un défaut de complaisance pourrait compromettre votre réputation d'amie dévouée, en me contraignant à soumettre au baron le billet du prince, où se trouve mêlé votre nom?..

EMMA. Ah! madame!..

AMÉLIE. Prenez garde; je suis décidée.

EMMA. Au nom du ciel, n'exigez pas!..

AMÉLIE. Envoyez moi sur-le-champ M. de Salsberg; ce soir, vous reviendrez me prendre: il le faut, je tiens à cette fête maintenant; j'y tiens, et vous m'y accompagnerez... (*Frédéric paraît.*) nous nous reverrons, madame... à la course d'abord: ensuite au bague, où les deux amis seront annoncés en même temps.

Emma sort; Amélie va se retirer chez elle: Frédéric s'avance.

SCÈNE XVI.

FRÉDÉRIC, AMÉLIE.

FRÉDÉRIC, à part. Qu'ai-je entendu! (*Haut avec douceur.*) Amélie!

AMÉLIE, s'arrêtant. Cette voix... (*Elle se retourne.*) Ciel!.. (*Avec froideur.*) Que voulez-vous, Monsieur?

FRÉDÉRIC. Vous apprendre où l'on vous attire.

AMÉLIE, ironiquement. Vous supposez que je l'ignore?

FRÉDÉRIC. Puisque vous partiez.

AMÉLIE, elle sonne; au domestique que entre. Je vais monter à cheval. (*Le domestique sort.*)

FRÉDÉRIC. Non, Madame... non!.. je vous en conjure!.. car si vous êtes éclairée sur la démarche à laquelle vous avez consenti, vous ne l'êtes pas sur les regrets amers, sur l'affreux repentir que vous vous préparez.

AMÉLIE. Des regrets amers... un affreux repentir... et pourquoi donc?

FRÉDÉRIC. Parce que vous n'accoutumerez pas votre conscience à l'oubli de vos devoirs, votre cœur à la honte d'un amour qu'il ne partage pas.

AMÉLIE. Qui vous a dit?..

FRÉDÉRIC. Que vous n'aimez pas le prince! eh! madame, pour en douter, j'ai trop bien lu dans votre âme!.. Plût au ciel que vous eussiez deviné mon secret, comme j'ai deviné le votre; vous ne m'eussiez pas soupçonné de froideur, d'indifférence...

AMÉLIE. Rassurez-vous, monsieur, madame de Salsberg vous a justifié.

FRÉDÉRIC. Madame de Salsberg... ah! tout s'explique... et vous l'avez crue?.. et par dépit, par vengeance... n'est-ce pas?.. vous vous prétiez aux calculs infâmes de sa jalousie, quand c'est pour les déjouer que je la trompais!

AMÉLIE, avec un accent de bonheur. Vous la trompiez!..

FRÉDÉRIC. A ce prix, j'espère vous sauver, sauver l'honneur de M. de Vertheim, cet honneur qui m'est cher avant tout... et que vous

n'avez pas encore promis de retirer intact et pur.

AMÉLIE. Ah!.. l'idée avait pu me venir de compromettre le nom que je porte!, et cela, sur la foi de votre haine, de vos dédains!.. merci, monsieur, merci!.. votre voix m'a rendu le calme; elle m'a rappelé mon devoir, et je n'hésiterai pas.... (*Fausse sortie.*)

FRÉDÉRIC. Comment!..

AMÉLIE. J'entre chez le baron.. je lui demanderai à genoux pardon pour mon offense et seconds contre ma faiblesse...

FRÉDÉRIC. A lui!..

AMÉLIE. Sans doute... il aura pitié de moi. quand je lui livrerai ces mots tracés par un prince ingrat, et présentés par de faux amis.

FRÉDÉRIC. Y pensez-vous? joindre aux douleurs qui le minent déjà, cette souffrance, que peut-être il ne supporterait pas, de voir ses longs services payés par l'opprobre, et sa confiance par la trahison!

AMÉLIE. Mais que faire alors?

FRÉDÉRIC. M'abandonner ce papier, qui ne doit pas rester un instant de plus entre vos mains.

AMÉLIE, *docilement*. Le voici.

FRÉDÉRIC, *avec expression*. Bien. -- Et maintenant ne chercher d'appui, de conseil, de résolution qu'en vous... ne compter que sur vous seule...

AMÉLIE. Seule?

FRÉDÉRIC. Il faut que je m'éloigne...

AMÉLIE. Vous!

FRÉDÉRIC. Son Altesse me nomme l'ambassadeur en Dannemark; et ce titre, obtenu par madame de Salsberg pour se délivrer de ma surveillance active, ce titre, dont hier, ce matin encore, je n'aurais pas voulu...

AMÉLIE, *d'un ton de reproche*. Vous en voulez bien à présent?

FRÉDÉRIC. A présent, je puis l'accepter, je le dois!.. hier, l'imminence du danger ne m'avait pas arraché le cri de votre nom... il était là..

toujours... sans que ma bouche l'eût prononcé jamais... hier, je n'avais désavoué nul amour, vous ne m'en croyez aucun!.. mais à présent...

AMÉLIE. Eh! bien?..

FRÉDÉRIC. Vous m'avez compris... oh. oui... sans que, pour cela, j'aie fait entendre une seule parole coupable envers mon bienfaiteur, envers votre mari...

AMÉLIE. M. de Vertheim!

FRÉDÉRIC. Envers vous enfin, dont l'image va retourner avec moi pure et sacrée aux lieux d'où je l'aurais suivie!.. n'est-ce pas assez... dites!.. n'est-ce pas assez pour vous comme pour moi!..

AIR : *De Henry Potier.*

Vous n'avez plus ici besoin de ma présence...

Adieu!.. séparons-nous, sans remords et sans peur.

Oui, comme un talisman, dont je sais la puissance,

Avant de m'exiler, je laisse, pour l'absence,

Un chaste souvenir, gardien de son honneur,

Un chaste souvenir gardera son honneur!

Adieu, madame, adieu!..

AMÉLIE, *tendrement*. Frédéric... (*Avec effort.*) adieu.

SCENE XVII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, DE SALSBERG; *il entre précipitamment par le fond.*

SALSBERG. Me voilà, me voilà... j'avais raison de protester, d'en appeler à l'avenir!.. trop heureux que mon innocence, madame, soit reconnue, j'accours... je suis à vos ordres... je... (*tout en partant avec volubilité, il s'est approché d'Amélie, et lui présente la main comme pour l'emmener. Amélie le regarde avec dédain, et marche lentement vers sa chambre.*)

FRÉDÉRIC, *à part*. Tant qu'elle m'aimera, elle sera honnête femme.

AMÉLIE, *au seuil de sa porte, après un dernier coup d'œil à Frédéric*. Je l'aimerai toute ma vie. *Elle rentre chez elle, à droite; Frédéric, à gauche, dans son cabinet. Salsberg, au milieu, demeure tout interdit, le rideau baisse.*

FIN DE L'AMIE ET L'AMANT.

UN MOMENT D'AMBITION,

OU

Plus de Peur que de Mal,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. LEMOINE-MONTIGNY ET MEYER,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAÎTÉ, LE 9 AOUT 1840.

PERSONNAGES.

SIR JAMES, riche négociant.
DARCY, son gendre.
ARTHUR, son fils.

ACTEURS.

M. JOSEPH.
M. SUBVILLE.
Mlle. LÉONTINE.

PERSONNAGES.

TOM vieux domestique de la maison,
UN VALET.
CLARISSE, femme de Darcy.

ACTEURS.

M. NEUVILLE.
M. LAISNEY.
Mlle EMILIE.

La scène est à Londres, dans la salle commune d'un hôtel garni.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond. Portes latérales. Au dessus de la porte à gauche de l'acteur une fenêtre. A gauche une table à ouvrage. A droite une autre table avec plumes, encre et papier.

SCÈNE

TOM puis ARTHUR.

TOM, au fond, à la cantonnade. Oui, patron, c'est entendu... Faites un tour dans le jardin de l'hôtel et lisez le *Morning-Chronicle* au soleil... le soleil n'est pas chose commune à Londres, profitez du rayon... Moi, j'attends ici, et dès que votre gendre aura paru, je cours vous prévenir... (*Apercevant Arthur qui entre de la gauche.*) Déjà levé, à huit heures?

ARTHUR. Oui, je suis matinal.

TOM. Contre ton habitude. Au fait, quand on passe la nuit au bal...

ARTHUR. On devrait passer le jour au lit... Ça m'arrive quelquefois... mais aujourd'hui une affaire importante...

TOM. Diable ! un déjeuner?

ARTHUR. Mieux que cela. Ecoute, tu es mon confident...

TOM. Du tout, j'y renonce. (*Prenant un air sévère.*) Savez-vous à qui je parlais quand vous êtes entré?

ARTHUR. J'allais vous le demander.

TOM. A votre père.

ARTHUR. Mon père à Londres? depuis quand?

TOM. Depuis hier soir... et fort inquiet, fort mécontent...

ARTHUR. De qui?...

TOM. De vous, de moi, de son gendre, de tout le monde, excepté sa fille... et il a raison, car elle seule n'est pas coupable...

ARTHUR. Coupable ! je suis coupable, moi ?

TOM. Oui, vous et votre beau-frère...

ARTHUR. Et pourquoi, s'il vous plaît, monsieur le grognon? parce que mon beau-frère et moi nous étions toute nuit au bal chez lord Backries? moi pour danser, Darcy pour causer politique; parce que nous y étions sans ma sœur? Dam ! elle n'a pas voulu venir, elle avait sa migraine... si elle aime mieux la migraine

que le bal, moi j'aime mieux le bal que la migraine... chacun son goût.

TOM. Ta, ta, ta, tu ne sais pas ce que tu dis... Ta sœur n'avait pas sa migraine, mais elle est ennuyée de vos éternelles soirées, ennuyée de voir son mari sans cesse en visite chez ce qu'il appelle des hommes d'état, ennuyée de n'être pas à Dorchester dans la manufacture de ton père. Nous étions venus faire ici un prétendu voyage d'agrément qui n'est pas agréable du tout; nous devons passer quinze jours à Londres, et nous y sommes depuis deux mois, et on ne parle pas de s'en aller...

ARTHUR. Tiens ! quand on s'amuse...

TOM. Oui; mais votre père, qui ne s'amuse pas du tout, lui qu'on laisse tout seul là-bas, vient voir combien ça doit durer encore.

ARTHUR. C'est bon, c'est bon... tu voudrais me faire croire que papa est fort en colère, et je suis sûr que non... et puis d'ailleurs il ne nous mangera pas... nous ne sommes plus des enfants...

TOM. Oh ! nous, nous... ton beau-frère, bon; mais toi...

ARTHUR. Eh ! bien moi?...

TOM. Eh bien ! toi, avec tes 15 ans, tu n'es qu'un blanc-bec.

ARTHUR. Blanc-bec ! je suis un blanc-bec ?

TOM, lui prenant le menton. Dam ! pour ce que tu as de barbe au menton, ce n'est guère la peine d'en parler.

AIR. du piège.

Je ne crois pas mon cher, que la valeur

Se juge bien par l'aspect du visage...

Quand le cœur bat plus vite au mot d'honneur

Q'importe alors la barbe ou l'âge ?

Je suis sans barbe... Ah ! combien en voit-on,

Parmi les fats, les vantards, les bravaches,

Avoir du courage au menton

Et moins de cœur que de moustaches.

TOM, riant. Mais, en vérité, il n'y a plus d'enfants...

ARTHUR. Morveux?... Ah! dis donc, Tom, si tu n'étais pas mon ami, et de plus un vieux... si tu étais seulement le grand flandrin de cette nuit... mais il paiera pour les deux!... et quoiqu'il ne m'ait appelé ni blanc-bec, ni morveux, il a insulté l'honneur national, et c'est sacré ça!...

TOM. L'honneur national! qu'est-ce que tu me chantes là?

ARTHUR. C'est vrai, au fait, je ne t'ai pas encore dit... Voilà ce que c'est... Tu sauras donc que cette nuit, au bal, entre un gogue et un galop, on se met à parler théâtre, opéra, danseuses, cachucha, et cœtera, et cœtera...

TOM. Opéra, cachucha, et cœtera?... connais pas.

ARTHUR. Ça ne fait rien... Mais tu connais l'honneur national?...

TOM. A l'Opéra?...

ARTHUR. Certainement... N'a-t-il pas voulu me soutenir que miss Jenny, tu sais, cette charmante danseuse?...

TOM. Connais pas...

ARTHUR. Ça ne fait rien... N'avait-on pas le front de me soutenir à moi... à moi!... que sous le rapport de la pirouette, elle est inférieure à mademoiselle Olympe... une Française.

TOM. C'est impossible.

ARTHUR. Tiens, figure-toi que mademoiselle Olympe fait la pirouette comme ça... les bras étendus... ce qui est vieux, rococo...

TOM. Certainement c'est... Comment dis-tu ça?

ARTHUR. Rococo, passé de mode...

TOM. Oui, au fait, c'est *cororo*.

ARTHUR. Tandis que miss Jenny... tiens voilà comme elle comprend la pirouette... regarde ça un peu... les bras arrondis... la tête renversée... juste comme je fais en ce moment... Est-ce que tu ne trouves pas cela plus gracieux?

TOM. Je crois bien que c'est plus gracieux... il n'y a pas la moindre comparaison...

ARTHUR. Et puis elle fait deux tours de plus.

TOM. Deux tours de plus que la Française : voilà qui est glorieux pour nous!

ARTHUR. N'est-ce pas? et il y avait un monsieur qui osait soutenir le contraire.

TOM. Allons donc!...

ARTHUR. Aussi je me suis fâché!...

TOM. Tu as bien fait!...

ARTHUR. Je lui ai dit : Monsieur...

TOM. Bien.

ARTHUR. Vous ne savez ce que vous dites!...

TOM. Très bien!

ARTHUR. « Et je vous le prouverai demain les armes à la main. »

TOM. *vivement.* Heim? je n'ai pas entendu...

ARTHUR. J'ai dit que nous nous verrions ce matin les armes à la main. Et voici un petit cartel dont tu vas être le messager.

TOM. Un cartel!... Tu veux te battre?... avec des armes... pour de bon?...

ARTHUR. Je crois bien... à l'épée, au pistolet, ça m'est égal, je lui laisse le choix des armes...

TOM. Et tu n'as pas peur de te faire faire mal?...

ARTHUR. Peur?... je n'ai peur de rien... Mais j'entends mon frère... pas un mot de cela... il se moquerait de moi... Je vais voir si mon père est aussi méchant que tu veux bien le dire; puis, sous prétexte de travailler, je rentre dans ma chambre, où je ferai des armes avec ma canne en attendant la réponse à mon cartel.

(Il sort par le fond.)

TOM. à part. Oui, va, attends la réponse, tu attendras longtemps... Tiens le voilà porté en cartel...

(Il met la lettre dans sa poche.)

SCÈNE II.

TOM, DARCY, CLARISSE.

CLARISSE. Tom, mon père est levé?

TOM. Il est au jardin, et comme il m'a donné ordre de le prévenir dès que sa fille et son gendre auraient paru, j'y cours. *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE III.

DARCY, CLARISSE.

DARCY. Et vous dites, ma bonne amie, que sir James est arrivé hier inquiet et mécontent?

CLARISSE. Inquiet surtout.

DARCY. Mais de quoi, je vous prie?... Londres est-il si loin de Drochester? Si ce voyage s'était fait sans son aveu, lui absent, je comprendrais; mais ce voyage était, depuis longtemps, convenu entre nous... depuis longtemps j'avais promis à ma femme de lui faire connaître les plaisirs de la capitale... et d'ailleurs n'avait-il pas souvent de nos nouvelles?... mes lettres le tenaient au courant de tout... de nos actions, de nos projets, de nos espérances...

CLARISSE. Précisément, mon ami... ce sont vos lettres qui l'ont décidé...

DARCY. A se créer je ne sais quelle crainte!... à quitter brusquement ses affaires?

CLARISSE. *lui prenant le bras.* Il a tort peut-être... mais il prétend... (Ce n'est pas moi qui parle au moins.) il prétend, Georges, que tu n'es plus le même... que tu laisses entrevoir dans tes lettres des idées étranges, des pensées ambitieuses...

AIR; Retour du savoyard.

Il craint les charmes trompeurs
De ce monde où tu veux vivre.
De ce monde où l'on s'enivre
De plaisirs faux et menteurs.
Pour le sort de ceux qu'on aime
Ah! qu'aisément on a peur!
Il croit trembler pour lui-même
En tremblant pour ton bonheur;
Et moi-même, qui ne suis joyeux
Que grâce à toi, que par toi,
Puis-je me trouver heureuse
Quand tu n'est pas près de moi?

DARCY. Ainsi, Clarisse, c'est vous qui vous plaignez... vous n'êtes pas heureuse...

CLARISSE. *vivement.* Je ne dis pas cela, mais mon père s'effraie...

DARCY. *avec impatience.* Votre père, votre père!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, SIR JAMES, *qui pendant la dernière partie de la scène a paru au fond du théâtre.*

SIR JAMES. à Clarisse. Ton père a tort de s'effrayer, ma fille...

CLARISSE. *l'embrassant.* Ah! mon père!...

DARCY. *allant au-devant de lui.* Sir James!...

SIR JAMES. à Darcy *qui lui a tendu la main.* N'est-ce pas là ce que vous vouliez dire, mon gendre?

DARCY. *avec embarras.* Croyez, sir James...

SIR JAMES. *l'interrompant.* Je crois, monsieur mon gendre, que ma brusque arrivée à Londres ne vous cause pas une joie des plus vives. Je suis réellement

désolé de vous contrarier... Mais comme voilà deux mois et plus que je n'avais vu mes enfans, et que c'est une habitude que je ne veux pas perdre, je suis venu... puis-je la seule manière de vous avoir près de moi, c'était de venir près de vous.

DARCY. Je suis reconnaissant, mon père; mais...

SIR JAMES. Mais tu aimerais mieux me savoir à Drochester que de me voir à Londres, hem?... Tu n'as pas tout-à-fait tort; car si je viens, ce n'est pas pour te faire des compliments; mais au contraire pour te chapitrer d'importance...

CLARISSE. De grâce, mon père...

SIR JAMES. Je te dis que je suis venu pour le chapitrer et que je le chapitrerai... Et d'abord un fauteuil, je grand-rais plus à mon aise... (*Darcy lui présente un fauteuil.*) Pour toi, Clarisse, tu as là ton ouvrage, occupe-t-en et laisse-moi me fâcher tranquillement... (*Clarisse s'assied.*) Que diable! c'est bien le moins, quand un homme a fait un voyage pour se mettre en colère, qu'on le laisse se donner cette petite satisfaction... surtout lorsque sa colère est motivée...

DARCY. Je ne vois cependant pas...

SIR JAMES. Ah! tu ne vois pas. Eh bien! je vais t'ouvrir les yeux... moi! Tu ne vois pas que vous étiez partis pour quinze jours, et que depuis deux mois vous êtes absents?... Tu ne vois pas que tu étais venu ici pour distraire ta femme et qu'elle s'ennuie à périr? Tu ne vois pas que l'air de Londres n'est pas bon? qu'il y a dans cette ville maudite comme une atmosphère de folie qui te trouble la cervelle? Tu ne vois pas qu'autrefois tu étais un homme sage et raisonnable, et qu'aujourd'hui tu as gagné la fièvre qui règne ici en tout temps, la fièvre des grandeurs, la fièvre de l'ambition, la fièvre des places?...

DARCY. En quoi serais-je blâmable, je vous le demande, quand je songerai à me créer une position?...

SIR JAMES. Une position!... voilà le grand mot lâché! Mais, enfant que tu es, ta position est toute faite... n'es-tu pas le gendre de James, le premier manufacturier de Drochester?... Que te faut-il de plus?...

DARCY. Aassurément, sir James, j'apprécie comme je le dois l'honneur d'appartenir à l'une des familles placées à la tête de l'industrie... Mais à chacun son lot... pendant que vous brillez dans le commerce, pour quoi ne chercherais-je pas dans la pratique des affaires publiques à me rendre utile à mon pays, à me faire un nom...?

SIR JAMES. Laisse-moi donc tranquille avec tes affaires publiques!... Il y a assez de brouillons sans toi qui se mêlent d'y toucher... Est-ce qu'elles ont besoin de toi les affaires publiques? est-ce que tu as besoin d'elles?... Je ne comprends pas que tu consentes à faire le pied-plat dans les salons et les antichambres, à mener une vie de mendiant... (*Mouvement de Darcy.*) Ta fierté se révolte à ce mot... Que veux-tu?

AUT. de l'Annoyne.

Solliciter... est le terme usage

Mais, vois-tu bien, j'y fais moins de façon
J'ai la coutume, et je crois qu'elle est sage,
De désigner les choses par leur nom;
Que ce soit loin* que ce soit près du trône,
Tendre la main c'est toujours mendier,
Mais comprend-on qu'on demande l'aumône
Lorsqu'on a deux bras pour travailler.

DARCY, avec une colère concentrée. Mendiant!... aumône! vous avez, sir James, des expressions à vous...

SIR JAMES. Que diable! J'appelle un chat, un chat... (*Allant à lui et lui prenant la main.*) Mais dis-moi... là franchement, est-ce que tu ne serais pas mieux de rester indépendant et libre au sein de ta famille, auprès d'une femme qui te chérit, d'un beau-père qui t'aime... quoique tu ne le mérites guère...

DARCY. Tout ce que je vous dois... je ne l'oublierai jamais...

SIR JAMES, brusquement. Allons, bon! qui est-ce qui dit un mot de cela?... Vous ne me devez rien, monsieur: votre père était mon ami d'enfance, mon frère: nous étions pauvres tous deux, nous nous sommes donné du mal pour amasser quelque chose; j'ai réussi, lui est mort à la peine: l'orphelin qu'il laissait après lui devint mon héritage, et c'était de droit. Je l'ai fait élever comme mon enfant, c'était un devoir. Et, quand plus tard, l'enfant devenu homme m'a dit: « J'aime votre fille, accordez-moi sa main. » J'ai répondu: « Touche-la, mon gendre » et tout a été dit. Encore une fois, vous ne me devez rien... Au contraire, c'est moi qui suis votre débiteur, car jusqu'ici vous avez rendu ma fille heureuse, jnsqu'ici vous l'avez aimée...

CLARISSE. Oh! pour cela, mon père, vous avez bien raison... jamais bonheur n'a été plus parfait que le mien.

SIR JAMES. D'accord, mais il faut que ça dure.

DARCY, vivement. Pouvez-vous penser, sir James, que je cesserais d'aimer ma Clarisse, si j'obtenais...

SIR JAMES. Eh bien! oui, c'est là ma crainte... Tu es jeune... une fois lancé dans le tourbillon des affaires, tu oublieras ta femme, ou tu ne t'en occuperas guère... Ta grandeur future sera ta seule pensée, ton rêve de tous les instans; à ta vanité tu sacrifieras tout... (*Darcy fait un mouvement.*) Oui, tout, Darcy, même ton repos, même le bonheur des tiens... Jusqu'à présent, tu as été, tu es encore un garçon plein d'honneur et de délicatesse... dans peu, l'ambition étouffera ces précieuses qualités... Tu diras ce que disent les ambitieux: « Pour y parvenir, tous les moyens sont bons. »

DARCY. Non, mon père, non, je n'ai pas d'ambition... seulement je ne veux pas rester plus longtemps inactif au milieu de l'activité générale...

SIR JAMES, avec empressement. Ce n'est que cela? ce n'est que de l'occupation qu'il te faut?... tu en auras, mon garçon, tu en auras... et par dessus les yeux, je te le promets... Ecoute, je ne devais quitter les affaires que dans deux ans, pour toi je les quitte aujourd'hui même... Dès ce moment, je te remets la direction de ma fabrique... et, certes, tu seras plus utile à ton pays en te faisant le père nourricier de trois cents ouvriers qu'en te faisant le nourrisson du gouvernement... Cela te va-t-il, hem?...

DARCY, avec embarras. Mon père, cette proposition à laquelle j'étais si loin de m'attendre...

SIRE JAMES. Est loin de te satisfaire, n'est-il pas vrai?

DARCY, de même. Je ne dis pas cela...

SIR JAMES. Ces choses-là ne se disent pas, quand on sait vivre... mais on les pense, quand on ne sait pas être raisonnable.

DARCY. Quoi! vous croyez...?

SIR JAMES. Je crois, monsieur l'ambitieux, que le diable vous tient déjà par un cheveu... mais, par saint Georges! il vous lâchera... ou nous cesserons d'être amis.

CLARISSE. Mon père!...

SIR JAMES. Suffit... Notre homme a besoin de se consulter... je lui donne vingt-quatre heures pour réfléchir...

TOM, entrant. On a servi.

CLARISSE à Darcy. Vous déjeunez avec nous, mon ami?...

DARCY. Mon Dieu, non... une affaire importante me force à sortir sur-le-champ... Sir James voudra bien m'excuser...

SIR JAMES. Comment donc!... tu es tout excusé... je t'ai donné vingt-quatre heures... il est bien entendu que ce sont vingt-quatre heures de liberté... Moi, c'est bien différent... je suis esclave de mon appétit.

(*Sir James sort avec Clarisse.*)

AIR : de la cacuacha à Hornille.
Allons, allons, un peu d'exactitude,
J'entends déjà mon estomac gronder :
Moi, voyez-vous, je n'ai pas l'habitude
De négliger l'heure du déjeuner.

(à Darcy.)
Pour toi, mon cher, change aujourd'hui de mode,
Bien mûrement médite mes projets,
Et ne va pas, je hais cette méthode,
Agir avant, et réfléchir après.

ENSEMBLE.

Allons, allons, etc.

DARCY, CLARISSE et TOM.

Il faut ici beaucoup d'exactitude

Mon père } entend d'ici son estomac agronder.

Monsieur }

On le voit bien, il n'a pas, etc.

De négliger, etc.

SCENE IV.

TOM, DARCY.

DARCY. Tom?..

TOM. Monsieur.

DARCY. Tu vas monter dans ma chambre... Je ne pourrais le faire, moi, sans être remarqué...

TOM. Eh bien! quel mal?...

DARCY. Tu prendras mes pistolets...

TOM, ébahi. Vous dites?...

DARCY. Mon épée...

TOM. Des pistolets!... une épée!... vous voulez donc vous battre?...

DARCY. Nous n'en viendrons peut-être pas là... Tu feras en sorte de descendre ces armes ici, sans que ma femme et sir James s'en aperçoivent.

TOM. Je ne le ferai pas... je ne le ferai pas... je vous prie de croire que je ne le ferai pas. Vous battre?... à votre âge... c'est honteux... Ah! si vous étiez un tout petit jeune homme de 16 à 17 ans... je ne vous dirais rien... parce qu'enfin à cet âge-là on a le droit d'être fou, et puis qu'il faut bien tater un peu de tout... mais un père de famille... (Darcy fait un mouvement d'impatience.) Je sais bien que vous allez me dire que vous ne l'êtes pas encore... C'est vrai... mais quand on est marié, on peut le devenir d'un moment à l'autre... cela s'est vu.

AIR : du premier pas.

Cela c'est vu! chez nous tous comme en France,
Quand de l'hymen le serment est conclue
Quand on a fait une douce alliance,
On d'vient papa... même sans pu'on y pense...
Cela c'est vu. (bis.)

DARCY. Laisse-là tes observations, et dis-moi seulement si tu veux qu'on m'accuse de lâcheté?

TOM. Par exemple!... Le premier qui se permettrait... je le... il ne mourrait que de ma main.

DARCY, souriant. Doucement... te voilà tout-à-l'heure plus en colère que moi...

TOM. Ah! mais, ah! mais, ah! mais... c'est que je ne me lance pas tout de suite... cependant quand la chose en vaut la peine, je suis un vrai lion... (Réfléchissant.) Oui, mais la chose en vaut-elle la peine?... car enfin vous ne m'avez seulement pas dit le motif de cette querelle...

DARCY. Une plaisanterie qu'un impertinent s'est permise sur ma liaison avec mistress Norris...

TOM. Au fait, pourquoi êtes-vous sans cesse chez cette dame?... Vous l'accompagnez au bal, à la promenade, au spectacle.

DARCY. Qu'y a-t-il là d'étonnant? Mistress Norris a de belles connoissances dans le monde, elle est toute puissante auprès de lord Backries, qui, selon toute apparence, sera, avant la fin de la journée, Président de l'Echiquier... et moi, grâce à elle, je serai secrétaire du nouveau ministre...

TOM. Ah! sans doute... c'est elle qui vous a mis martel en tête... c'est elle qui veut faire de vous un homme d'état... et de votre Clarisse... ah! dam, je ne sais pas trop ce qu'elle veut en faire...

DARCY. De ma femme?... Vous êtes fou, je pense... Mistress Norris a pour Clarisse tous les égards, toutes les prévenances...

TOM. Trop de prévenance...

DARCY. Que voulez-vous dire?

AIR : Je n'ai pas vu ce bosquet de laurier.

Pour deux époux cette double amitié
Ne me fait pas l'effet d'être sincère;
C'est, monsieur, oui, c'est trop de moitié,
Et cette dame enfin ne peut me plaire.
Elle vous dit : mon cher Darcy,
Elle dit : mon ange à madame;
Comment expliquer tout ceci ?
Puisqu'elle aime tant le mari,
Elle doit détester la femme.

DARCY, avec colère. Tom, taisez-vous... je vous l'ordonne... ne vous faites pas l'écho de si sottes calomnies... je sais qu'elles ont cours, mais j'imposerai silence aux calomniateurs... Hier, sir Liston a lancé contre mistress Norris je ne sais quelles fades plaisanteries... Il les retractera... ou si non!...

TOM, avec bonhomie. Sir Liston!... c'est le meilleur de vos amis... Pendant que vous courez avec mistress Norris, c'est lui qui vient tenir compagnie à madame... et il dit un bien de vous!... Si celui-là ne vous aime pas, par exemple... Hier encore il était venu pour vous voir... je lui ai dit que vous n'y étiez pas, qu'on ne savait pas quand vous rentreriez... il a voulu absolument vous attendre, et il est resté au moins deux heures...

DARCY. A vous attendre?...

TOM. A vous attendre... il est vrai que madame était là... ils n'ont fait que parler de vous... ah! bien si vous vous battez avec celui-là, il n'y a pas de raison pour qu'au premier jour vous ne vouliez vous pas vous battre avec moi... il vous aime solidement, allez...

DARCY, impatient. Qu'il m'aime ou qu'il ne m'aime pas, ce n'est pas ton affaire... je t'ai demandé mes armes... je te répète que je les veux... tu entends bien?... je veux que tu ailles me les chercher... et de plus, que tu me serves de témoin.

TOM, effrayé. De témoin!..

DARCY, de même. A moins que tu ne préfère que je demande au premier venu le service que ton prétendu attachement aura refusé de me rendre...

TOM. J'obéis, monsieur, j'obéis... mais j'atteste le ciel...

DARCY le prenant par le bras. Atteste le diable si tu veux, mais hâte-toi.

(Tom sort en levant les bras au ciel.)

SCENE V.

DARCY, seul, il lire sa montre.

Neuf heures... Sir Liston a du recevoir ma lettre... je lui demande de revenir sur les imprudentes paroles qu'il s'est permise hier... s'il refuse... (après un moment d'hésitation) s'il refuse... ma foi, adienne que pourra... le hasard a fait de moi le champion de mistress Norris, l'honneur me défend de reculer... (à un domestique qui entre) qu'est-ce?..

LE DOMESTIQUE, lui remettant une lettre. De la part de sir Liston... (il sort.)

DARCY. De Liston... voyons... (Il s'assied et lit.)

• Tout Londres sait que sir Liston n'a jamais refusé
• de se battre. Tout Londres sait aussi que sir Liston
• obéit aveuglément aux ordres de son père. Or,
• milord Liston, que S. M. vient de nommer Prési-
• dent de l'Echiquier, a prié son fils de prévenir sir
• Darcy qu'il est attendu à l'Hôtel de la Présidence,
• en audience particulière, aujourd'hui à dix heures
• du matin.

Quant aux quelques paroles échappées hier à sir Liston contre une personne que sir Darcy semble affectionner beaucoup, sir Liston les retracera volontiers, mais seulement après avoir prouvé à sir Darcy que cette personne lui fait jouer un rôle ridicule, et qu'elle est indigne des soins qu'il lui prodigue.

Sir Liston attendra Sir Darcy au sortir de son audience pour l'embrasser ou se battre avec lui. (Laisant tomber la lettre sur la table près de laquelle il s'est assis en se levant.)

Que viens-je d'apprendre?... Milord Liston Président de l'Échiquier! et missris Norris qui, hier soir encore, m'assurait que la nomination d'un autre était positive... Serait-il vrai que cette femme se jouait de ma crédulité?... je le saurai bientôt, et alors... mais d'abord deux mots à Liston... et n'oublions pas qu'à dix heures on m'attend à la présidence... j'ai à peine le temps d'aller prendre la tenue d'un secrétaire de premier ministre. (Il sort par la droite, la lettre de Liston reste sur la tabl.)

SCENE VI.

ARTHUR, entrant de la gauche.

Papa m'a permis d'aller faire une promenade cheval, profitons de la permission pour vider notre fameuse querelle... Tom doit avoir la réponse de mon adversaire... pourvu qu'il accepte... tiens, un duel!... est-ce que cela se refuse jamais?... surtout quand il s'agit de l'honneur national... oh! quand je vais avoir reçu le baptême de feu, que me manquera-t-il pour être un homme?... rien!... (après réflexion) c'est-à-dire, si... il me manquera encore quelque chose... (mystérieusement) une maîtresse!... c'est ce qui sera gentil... jusqu'à présent, je n'ai pas encore osé me lancer... j'ai toujours eu peur qu'à une déclaration bien passionnée on ne réponde par un éclat de rire... ce qui n'est pas encourageant du tout... mais si je peux recevoir ou donner une bonne petite blessure... j'aimerais même mieux la donner que la recevoir... oh! alors!... je ne connais plus d'obstacle... malheur aux femmes!...

AIR: *La trompette guerrière.* (Robert le Diable.)
Ou: *à moi toutes les femmes.* (Richelieu.)

Je veux une maîtresse	
Soumise à mes lois,	
Je suis plein de tendresse,	} bis.
J'en veux deux, j'en veux trois,	
J'en veux dix à la fois!	
Mon Dieu, la belle vie!	
Quel destin, quels heureux jours!	
Vienne à moi la folie	
Et viennent les amours!	
Ah! toujours viennent les amours!	
Déjà mon âme (bis)	
Brûle en secret d'une éniévante ardeur:	
Pour toute femme	} bis.
Elle s'enflamme...	
Brune ou blonde, donne à mon cœur	
Le bonheur!...	
Je veux une maîtresse, etc.	

SCENE VII.

ARTHUR, TOM. (Il cache sous ses haïts les pistolets et l'épée de Darcy, et entre avec précaution.)

ARTHUR. Eh! arrive donc!... je t'attends, mon vieux Mentor...

TOM. Comment m'appelles-tu?

ARTHUR. Je t'appelle mon vieux Mentor... car enfin,

tu es mon vieux Mentor et je suis ton jeune Télémaque... tu sais, l'objet de madame Calypso?... Connais-tu madame Calypso?

TOM. Laisse-moi donc tranquille... j'ai bien autre chose à faire que d'écouter tes balivernes... (Il se dirige vers la droite.)

ARTHUR. Tu as raison... parlons de choses sérieuses... Voyons, la réponse à ma lettre?...

TOM, s'arrêtant. La réponse à ta lettre!... Qu'est-ce que c'est que ça?...

ARTHUR. Comment, qu'est-ce que c'est que ça?... es-tu fou?... je te demande la réponse à la lettre que je t'ai confiée... (avec importance.) Mon cartel!...

TOM. Ah! ton cartel!... oui, oui, je sais... il n'y a pas de réponse...

ARTHUR. Pas de réponse!... mais c'est impossible... TOM. C'est pourtant comme ça...

ARTHUR. Mais es-tu sûr au moins qu'on l'ait remis en bonnes mains...

TOM. Le cartel?... (mettant la main sur sa poche.) Je crois bien qu'il est en bonnes mains... (à part.) Et il n'en sortira pas.

ARTHUR. A'ors j'attendrai...

TOM. C'est ça, attends toujours... ça ne peut pas faire de mal. (Il va pour sortir.)

ARTHUR. Oui, mais d'abord, je vais tâcher de me procurer des armes, c'est le principal... (Il veut sortir.)

TOM, se retournant effrayé, laisse tomber les pistolets qu'il tenait cachés. Comment, petit malheureux...

ARTHUR, se retournant. Tiens, tu en as déjà? Oh! que c'est gentil d'y avoir pensé! Je te reconnais bien là... (Il s'empare des pistolets.)

TOM, avec effroi. Imprudent!... Veux-tu bien ne pas toucher à ça... tu vas te blesser... ces armes ne sont pas pour toi... (Il veut les reprendre, Arthur les cache derrière son dos.)

ARTHUR. Et pour qui donc!...

TOM, de même. Elles sont pour... pour... quelqu'un... Ça ne te regarde pas...

UN DOMESTIQUE, entrant. La voiture de sir Liston vient d'arriver... elle attend monsieur...

(Le domestique sort.)

ARTHUR, sautant de joie. La voiture vient me chercher... sir Liston m'attend... il accepte... Ah! fameux! fameux!...

TOM, tout tremblant. Mais, terrible enfant que tu es, ce n'est pas toi qu'on vient chercher, ce n'est pas toi qu'on attend... c'est moi...

ARTHUR. Toi?...

TOM. Oui, moi, moi seul... et ton malheureux frère dont je suis le témoin...

ARTHUR. Quoi? Darcy...

TOM, l'interrompant. Silence!...

ARTHUR. Darcy va se battre?...

TOM, d'une voix étouffée, Oui...

ARTHUR. Avec sir Liston?...

TOM, de même. Oui...

ARTHUR. A ma place?...

TOM. Comment à ta place?...

ARTHUR. Sans doute... c'est avec sir Liston que je me suis disputé hier... et Darcy était là... et il était de [mon avis... maintenant je devine tout... mais je ne souffrirai pas qu'il s'expose pour moi... tu devais être son témoin, tu seras le mien... partons...

TOM, se jetant sur les pistolets. Du tout, du tout... tu n'iras pas, je m'y oppose... par exemple, un duel!... à ton âge!... à seize ans!... si tu étais un homme fait... je ne dis pas... parce qu'enfin il faut bien tater un peu de tout... mais un petit drôle qui n'est pas encore sorti de la coquille... allons donc!... ce serait du propre...

ARTHUR. Bah! bah! tu dis des bêtises... je veux me

battre, et je me battraï... (*Il va pour sortir.*) Garde tes armes, j'en trouverai d'autres...

AIR : de *Marianne*.

ARTHUR.

Oui, je veux avoir une affaire !

TOM.

Mais, enfant, dis-moi ta raison ?

ARTHUR.

A mon âge, c'est nécessaire,
C'a fait honneur et c'est bon ton.

Ce nom d'enfant

Est fatigant

J'en suis honteux, je l'abdique à l'instant ;

Sur le terrain,

Dès ce matin,

Je veux montrer si je suis un gamin.

Par ce duel, je me complète ;

Car d'homme fait

C'est un brevet.

TOM.

Il veut, pour être au grand complet,
Se faire casser la tête !

TOM, *barrant la porte*. Je te dis que tu ne sortiras pas... dussé-je crier à la garde !... (*criant.*) à la garde !

SCENE VIII.

LES MÊMES, CLARISSE, SIR JAMES.

SIR JAMES. Que signifie ce bruit ?...

CLARISSE. Des armes entre les mains de Tom ?...

ARTHUR. Mon père !... eh bien ! tant mieux, je vais tout lui dire...

TOM, *très embarrassé, bas à Arthur*. Veux-tu te taire... veux-tu te taire, petit serpent !...

SIR JAMES. Eh bien !... parlez-vous, M. Tom ?...

ARTHUR. Mon papa, tu sauras...

SIR JAMES. Silence, toi... c'est à Tom de m'expliquer...

TOM, *s'efforçant de prendre un air gai et faisant des signes à Arthur*. Histoire de rire, patron, rien qu'histoire de rire... nous étions là... nous deux Arthur... nous rions... n'est-ce pas, Arthur ?...

ARTHUR, *les larmes aux yeux*. Ne l'écoutez pas, mon papa... c'est un vilain menteur... nous étions pas du tout en train de rire, car rien n'est plus sérieux... il s'agissait d'une question d'honneur national...

SIR JAMES. J'entends... tu t'es disputé... mais le sujet de la dispute...

TOM, *l'efforçant de goguser*. Un sujet bien léger, patron, une danseuse...

CLARISSE, à Arthur. Eh c'est pour une danseuse ?... c'est joli...

ARTHUR. Mais, ma sœur, toi qui es une femme, tu ne peux pas comprendre cela... papa me comprend bien, lui... lui qui est un homme comme moi... (*A son père.*) Figure-toi, papa, que cette danseuse est miss Jenny, une anglaise...

TOM. Qui ne sait pas faire les pirouettes...

ARTHUR. C'est-à-dire qu'elle les fait très bien au contraire... elle fait deux tours de plus que sa rivale... tu entends, papa... deux tours de plus.

SIR JAMES, *avec gravité*. Parfaitement...

ARTHUR. Et l'on a voulu me soutenir que la France triomphait de l'Angleterre sous le rapport de la pirouette !...

SIR JAMES, *de même*. Diable ! diable !... c'était plus grave que je ne croyais...

ARTHUR. J'ai provoqué l'insolent !

SIR JAMES. Et puis après ?

ARTHUR. Après ?... j'allais courir à mon rendez-vous, quand j'apprends que mon beau-frère...

CLARISSE. Darcy ?... eh bien ?

ARTHUR. Eh bien, il veut se battre à ma place !

CLARISSE. Grand Dieu !

TOM, *à part*. Je n'ai rien dit... mais je ne suis pas fâché qu'on sache tout.

SIR JAMES, à Clarisse. Rassure-toi, ma fille... il n'est pas présumable...

TOM. Certainement, il n'est pas présumable...

ARTHUR. Voyez-vous le cafard !... il nie... et c'est lui qui a préparé les armes... c'est lui le témoin...

CLARISSE. Il serait vrai ?... Tom, où est mon mari ?

TOM, *sans le plus grand embarras*. Il est... il est...

SIR JAMES. Parleras-tu enfin, double traître ?... (*Darcy paraît.*)

CLARISSE, *avec un cri de joie*. Ah ! le voilà... (*Elle court à lui.*)

TOM, *à part*. Dieu merci !... il était temps... Eh ! maintenant qu'il s'en tire comme il pourra, je m'en lave les mains...

SCENE IX.

LES MÊMES, DARCY, en grande toilette.

DARCY. Qu'as-tu donc, ma Clarisse ?... te voilà toute tremblante...

CLARISSE. C'est toi, Georges, ce sont les projets qui m'effraient...

DARCY, *souriant*. Mes projets n'ont rien de bien effrayant que je sache...

ARTHUR. Oh ! il est inutile de dissimuler... j'ai tout dit.

DARCY. Tu as tout dit ?...

ARTHUR. Oui, j'ai dit à mon papa que vous vouliez vous battre à ma place... et je ne le souffrirai pas... parce que... (*Frappant du pied.*) Parce que c'est une injustice, là !...

DARCY, *très étonné*. Me battre à ta place ?...

SIR JAMES. Oui ou non, Darcy, vous êtes-vous mêlé de cette querelle d'enfant ?...

ARTHUR, *piqué*. Querelle d'enfant !...

DARCY. En vérité, mon père, je ne comprends pas un mot à tout ce qu'on vient de me dire...

TOM, *à part*. Ah ! bien, par exemple, il a plus d'aplomb que moi...

ARTHUR. Comment vous niez ?... alors, avec qui donc et pour quoi vous battez-vous ?...

DARCY. Mais, je ne me bats avec personne...

TOM, *à part*. Oh ! oh ! oh !... voilà ce que j'appelle mentir dans le bon style...

CLARISSE. Mais ces armes, Georges, pourquoi sont elles ici ?...

DARCY. Pourquoi ?... vous ne l'avez pas deviné ?...

ARTHUR, *le pressant*. Non... dites-nous le pourquoi...

DARCY. Pour te donner une leçon, mon cher petit beau-frère.

TOM, *à part*. Tiens c'tte idée !...

ARTHUR. Par exemple, une leçon à moi !...

TOM, *à part*. Si je sais où nous allons, je veux être pendu.

DARCY. En te laissant croire que j'avais épousé ta querelle et que j'allais me battre à ta place, j'ai voulu te faire sentir la légèreté de ta conduite et quelles suites funestes une inconséquence peut amener...

CLARISSE, *avec joie*. Ah ! je comprends enfin...

ARTHUR, *mécontent*. Et moi aussi...

TOM. C'est bien heureux !... (*A part.*) N'ayons pas l'air... je ne comprends rien du tout.

SIR JAMES, à Darcy. Mon gendre, voilà une conduite raisonnable... et qui me rassure un peu pour ton avenir : il est impossible de donner à un fou une leçon plus sage.

TOM. N'est-ce pas, patron, que c'est adroit ?...

ARTHUR. Eh bien, d'où venait donc ta frayeur ?

TOM, *un peu interdit*. Ma frayeur ?...

DARCY. Convenue d'avance...

TOM, avec assurance. Certainement... convenez d'avance...

ARTHUR. Et le cartel que tu as porté de ma part?...

TOM. Ton cartel?... (*A part, d'un air radieux.*)

Ah! voilà au moins une question que je comprends... (*Haut.*) Ton cartel est là dans ma poche... et il n'en sortira...

SIR JAMES. Que pour entrer dans la mienne...

ARTHUR. Mais la voiture de sir Liston?

DARCY. Va me conduire à l'hôtel de la présidence où Lord Liston, premier ministre, m'attend en audience particulière...

SIR JAMES. Que dit-il?

CLARISSE. Une audience!...

DARCY.

AIR de Bruno.

Souffrez qu'à l'instant,
Mes amis, je vous quitte,
Jamais un moment
Un ministre n'attend.
Lorsqu'à le saisir
Le bonheur nous invite,
Pour le retenir
Bien vite il faut courir.

(*à Clarisse.*)

J'obtiens, crois-moi,
Dès aujourd'hui le bel emploi
De secrétaire
Au ministère...

Comprends-tu quel honneur pour toi?
SIR JAMES s'approchant de Darcy.

Mon pauvre garçon,
Je le vois, malgré ta leçon,
Quand on professe
La sagesse,
On n'est pas sage tout de bon.

ENSEMBLE.

DARCY.

Souffrez

CLARISSE.

Partez à l'instant,

Mais revenez bien vite,
Songez, en partant,
Qu'on l'on vous attend.
Lorsqu'à le saisir
Le bonheur nous invite,
Pour le retenir
Vite il faut revenir.

SIR JAMES et TOM.

Qu'il parte à l'instant,
Oui, qu'il parte au plus vite,
J'ai pitié vraiment
De son aveuglement,
Quand il peut saisir
Le bonheur qui l'invite,
Pour ne rien tenir
À quoi sort courir?

ARTHUR.

Il faut qu'à l'instant
D'ici je parte vite,
Joindre vraiment
Un rival qui m'attend,
Puis qu'à le punir
C'est l'honneur qui m'invite,
Je dois courir,
Ah! pour moi quel plaisir!

(*Darcy sort après avoir baisé la main de Clarisse, qui rentre désolée dans sa chambre, Sir James hausse les épaules et s'assied près de la table. Arthur s'approche de Tom.*)

SCENE X.

ARTHUR, TOM, SIR JAMES.

ARTHUR, bas à Tom. Tu m'as trahi, lâche ami... tu t'es ligué contre moi... eh bien! je te déteste, je te renie comme compatriote... tu n'es qu'un vieux capon...

TOM. Tu te fâches?... à ton aise... injurie-moi si ça peut te faire plaisir, mais au moins tu ne te battras pas...

ARTHUR, bas à Tom. Je me battrais, je me battrais... ne fut-ce que pour te faire enragé... et cette fois je cours moi-même provoquer mon adversaire... (*Il va pour sortir. Sir James a trouvé la lettre de Sir Liston et semble la lire avec attention.*)

SIR JAMES, sans lever les yeux. Arthur, où vas-tu?...

ARTHUR. Tu m'as permis de sortir papa... et j'en profite...

SIR JAMES, de même. J'ai changé d'idée... tu ne sortiras pas...

ARTHUR, avec dépit. Mais... mon papa...

SIR JAMES, se levant. Tu vas rentrer dans ta chambre...

ARTHUR pleurant. Mais, mon papa, l'honneur national!...

SIR JAMES le poussant du côté de sa chambre. L'honneur national se défendra bien sans toi...

ARTHUR. cependant, mon papa, je ne peux pas consentir à passer pour un poltron.

Air Monsieur Roblison. (Brasseur de Preston.)

C'est que j'ai du cœur:
Ah dans mon ardeur,
Oui, laisse-moi, mon père,
Punir le railleur
Qui blesse mon honneur.
De ma chère Angleterre,
En ce jour, je veux
Venger la patrie.
Mais si je ne peux,
Exposent ma vie,
Ah! ah, ah, ah,
Poûr cet affront-là
Me battre moi-même,
Sais-tu bien, papa,
Ce qu'il en sera,
Douleur extrême,
Ton Arthur mourra.

SIR JAMES le faisant entrer dans sa chambre dont il ferme la porte à double tour, et dont il met la clé dans sa poche. sois tranquille, on ne meure pas pour si peu

SCENE XI.

SIR JAMES, TOM.

TOM. A la bonne heure!... voilà le perturbateur du repos public sous clé!... et maintenant j'en vais faire autant de ces armes homicides...

SIR JAMES. Un moment M. Tom!... nous avons un compte à régler ensemble...

TOM, surpris. Volontiers, patron... volontiers... les bons comptes font les bons amis, comme on dit...

SIR JAMES. sait-tu que tu joues fort bien la comédie et que tu donnes de bien bonnes leçons à notre Arthur...

TOM, avec bonhomie. Dam! patron, je fais ce que je peux pour mener l'enfant à bien... mais il n'est pas facile, le petit gaillard... il a le sang un peu chaud... vous me direz que ça se passera avec l'âge... c'est vrai... car, moi aussi, tel que vous me voyez, patron, j'ai eu le sang très chaud... j'étais un vrai volcan... eh bien, ça s'est passé, et maintenant...

SIR JAMES, avec sévérité. Trêve de bavardages... vous avez pu, Darcy et toi, tromper Arthur... mais crois-tu qu'on me trompe, moi, comme un enfant?...

TOM. Vous tromper, vous, patron?... eh bien! par par exemple ça serait du joli...

SIR JAMES. Je te dis que je n'ai pas été dupe ni des explications de Darcy, ni des tiennes... cette prétendue leçon que vous auriez voulu donner à Arthur n'était qu'un prétexte, un mensonge... sous ce mensonge il y avait autre chose qu'un duel rêvé par un enfant, il y avait une affaire sérieuse...

TOM! Comment, patron, vous pourriez supposer?...

SIR JAMES. Je ne suppose pas, je sais... cette lettre à sir Liston...

TOM. Ah! il y a une lettre de sir Liston?...

SIR JAMES. Et vous le savez parfaitement M. le Tartuffe.

TOM. Tartuffe! moi!... patron, vous me faites beaucoup d'honneur... mais je vous jure...

SIR JAMES. Trêve de sermens... cette lettre, que le hasard a fait tomber entre mes mains, m'apprend que dans la soirée d'hier, une querelle s'est élevée entre Darcy

TOM. Ah! une petite querelle de rien dutout... au sujet de cette femme... (*il s'arrête tout court.*)
SIR JAMES, vivement. Au sujet d'une femme?..
TOM, à part. J'ai dit une bêtise..
SIR JAMES. C'est au sujet d'une femme que Darcy?..
TOM, embarrassé. Et non, patron, vous entendez mal... je n'ai pas parlé de ça... j'ai dit qu'ils avaient eu petite querelle de rien dutout... au sujet de...
SIR JAMES. Au sujet?.. au sujet de?.. au sujet d'une femme... eh! parbleu je l'ai bien entendu..
TOM, plus embarrassé et avec mauvaise humeur. Et je vous répète que vous entendez mal, que diable!.. j'ai dit une querelle de rien dutout au sujet... de sa femme... entendez-vous mieux cette fois... patron?... au sujet de sa femme...
SIR JAMES, avec vivacité. De Clarisse?... de ma fille?... Sir Liston l'aurait insultée?..

TOM. Pour le coup, patron, vous avez l'oreille à l'envers aujourd'hui... eh qui vous parle d'insulte?... je vous dis que c'était comme qui érait une pique... un rien quoi... faut bien causer quand on est ensemble... et puis quelquefois, en causant, on s'asticote... voilà justement ce que c'est... ils se sont asticotés... mais ce matin ils sont les meilleurs amis du monde...
SIR JAMES, qui depuis quelq. e. momens n'écoute plus Tom et relit la lettre. — *A part.* setait-ce en effet de Clarisse qu'il parle dans cette lettre?... (*Il continue de lire.*)

TOM, à part. Ouf!.. je me suis tiré du guépier... mais ce n'est pas sans peine... ai-je menti! ai-je menti!.. depuis ce matin je ne fais plus que ça... décidément le patron a raison, je dégotte ce bon M. Tartuffe.

SIR JAMES, pliant la lettre qu'il met dans sa poche. Non, non, il y a ici quelque mystère que je ne suis pas encore sûr de comprendre, mais je saurai tout! ah! M. mon geudre vous donnez des leçons à votre jeune frère... eh bien! je vous en donnerai une, moi... et dont vous vous souviendrez longtemps je l'espère...
TOM, à part. Qu'est-ce qu'il rumine?... qu'est-ce qu'il rumine?..

Sir James met son chapeau, prend les deux pistolets qu'il serre dans sa poche.

TOM, effrayé. Patron, patron qu'allez-vous faire?..
SIR JAMES. Parbleu! tu le vois bien... puisque le mari ne sais pas venger sa femme que l'on outrage, il faut bien que le père prenne la place du mari et sauve l'honneur de son enfant...
TOM. Vous battre?... mais c'est un projet insensé... vous battre?... à votre âge!.. mais vous n'y pensez pas... passe encore si vous étiez un petit jeune homme de 16 à 17 ans, parce qu'enfin à 17 ans on a le droit d'être fou... ou bien encore si vous étiez comme M. Darcy... un homme solide et vigoureux... alors je dirais... ou plutôt je ne dirai rien... mais vous... un père de famille... un vieillard!... car vous êtes un vieillard, patron...

SIR JAMES. Tu as fini je pense?... (*Il va pour sortir.*)

TOM, voulant l'arrêter. Non, non, vous ne sortirez pas, patron... ou bien j'irai avec vous... je...
SIR JAMES, avec colère. Va-t-en au diable... et garde-toi de me suivre ou je te chasse!.. (*il sort vivement.*)

SCENE XII.

TOM, seul.

Ah! ça, ils sont donc tous fous, aujourd'hui dans la maison?... d'abord c'était le fils, qui voulait se battre, puis ensuite c'était le geindre, maintenant voilà

que c'est le père... c'est une épidémie!.. encore l'enfant et le geindre j'ai pu les arrêter... mais le père... ah! bien oui, le père!.. ce garde-toi de me suivre où je chasse!.. ce n'est plus un homme... c'est un lion... Il va faire quelque malheur bien sûr... si au moins M. Darcy était là... mais non... personnel... ah! j'y pense, Arthur!.. il est courageux l'enfant... il faut qu'il sauve son père... (*s'approchant de la chambre,*) allons bien!.. pas de clé!.. ah! cette fenêtre... elle n'est pas très haute... et l'enfant est adroit comme un singe... (*Il appelle.*) Arthur... Arthur... il ne m'entend pas... (*regardant par le trou de la serrure*) il s'est endormi... pauvre chéri! il a noyé son chagrin dans un profond sommeil... Arthur! Arthur!..

SCENE XIII.

TOM, ARTHUR, dans la chambre.

ARTHUR, au travers de la porte. Qui m'appelle?..
TOM. C'est moi... Tom!..

ARTHUR, de même. C'est toi... laisse-moi tranquille, mauvais Anglais...
TOM. Allons, pas de bêtises... j'ai besoin de toi...
ARTHUR, de même. Eh bien! moi, je n'ai pas besoin de toi... ainsi, va-t'en...
TOM. Mais écoute donc... tu peux nous tirer d'un grand danger.
ARTHUR, de même. Il y a du danger... j'en suis...
TOM. Tâche d'abord de grimper sur la fenêtre... je serai là pour te recevoir. (*Il va prendre une chaise qu'il place sous l'œil-de-bœuf, et monte dessus.*)
ARTHUR, de même. C'est joliment haut... dis donc, si je me cassais quelque chose... tu réponds de moi, d'abord...
TOM, sur la chaise. Oui, oui, j'en réponds... mais ne va pas te faire mal... il ne manquerait plus que ça...
ARTHUR, paraissant à la fenêtre. Ça y est... tiens! tu es là... attends un peu je vais monter sur tes épaules... ne me laisse pas tomber au moins...
TOM. Sois tranquille... les reins sont encore bons... (*Arthur se met à cheval sur les épaules de Tom, qui descend de la chaise.*)
ARTHUR. Là, nous y voilà... tiens, c'est gentil tout de même, et puis ça me rend très bel homme... ne trouves-tu pas que je suis très bel homme?...
TOM, la tête baissée. Superbe!..
ARTHUR. Faisons donc le tour de la chambre comme ça... à bon vinaigre! allons, hope!..
TOM, parcourant le théâtre. Il paraît que tu me prends pour un cheval...
ARTHUR. Pourquoi pas?... tu trottes très bien... papa, n'est pas là, tu en es sûr?...
TOM, s'arrêtant tout court. Ton papa? ton papa? tu me demandes après ton papa... enfant dénaturé, enfant sans cœur, qui ris et qui joues pendant que ton malheureux père... veux-tu descendre bien vite?..
ARTHUR, descendant. Qu'est-ce qu'il y a? Voyons, est-ce que tu vas encore jouer la comédie?...
TOM. Il s'agit bien de comédie, vraiment... ton père se bat peut-être en duel à l'heure où nous parlons...
ARTHUR. Grand Dieu! mon père? et avec qui? pour quel motif?...
TOM. Et avec qui veux-tu que ce soit, si ce n'est avec ton ennemi, avec celui de sir Darcy, avec sir Liston... Il en veut à toute la famille, ce scélérat!..
ARTHUR. Mais c'est donc pour moi que mon père?...
TOM. Oui, pour toi, pour ton frère, pour ta sœur, pour tout le monde enfin...
ARTHUR. Oh! cela ne sera pas... cela ne sera pas... je veux voir sir Liston!..

SCENE XIV.

TOM, *seul.*

Est-il gentil... a-t-il du cœur!... et des jambes donc!... oh! il arrivera à temps... pourvu qu'on n'aille pas me le blesser... j'ai peut-être mal fait de l'envoyer chez ce Sir Liston, le plus crâne duelliste de Londres... s'il allait tuer le père et fils... Ah! mon dieu, mon dieu... je ne fais que des bêtises... et, cependant ce père, je ne pouvais pas, je ne devais pas... oui, mais le fils... ce pauvre enfant... n'ai-je pas eu tort? Oh! ma tête! ma tête!... je sens qu'elle s'en va... (*Il prend sa tête à deux mains et reste immobile les deux coudes sur la table.*)

SCENE XV.

TOM, CLARISSE.

CLARISSE. Tom! Tom!... (*S'approchant de lui.*)
Tom!...

TOM, *effaré.* Hein?... quoi?... qu'est-ce?... (*Affectant de prendre un air riant.*) Ah! c'est vous, mistriiss Clarisse? ah! pardon, excuse... je ne vous remettrais pas d'abord...

CLARISSE, *riant.* Mais quelle drôle de figure fais-tu?

TOM, *avec un rire bête.* J'ai une drôle de figure?... ah! ah! tiens, c'est possible... je m'étais endormi là... je rêvais... et quand on s'éveille, vous savez, on a toujours l'air un peu... comme ça... un peu... chose...

CLARISSE, *de même.* En effet... tu as un air fort singulier...

TOM. Ah! c'est qu'en ce moment ci, voyez-vous, je suis...

CLARISSE. Tu es?...
TOM, *se reprenant.* C'est-à-dire, non, au contraire... je voulais dire que je suis très content, très-gai, très joyeux... (*A part.*) J'ai des envies de pleurer à faire frémir la nature...

CLARISSE. Dis-moi? ou est mon père?...
TOM, *comme sortant d'un rêve.* Monsieur votre père?... vous me demandez où il est?... mais je ne sais pas...

CLARISSE. Tu ne l'as pas vu sortir?...
TOM. Si... au contraire... je l'ai parfaitement vu sortir... Oh! pour ça je l'ai vu...

CLARISSE. Alors, réponds-moi donc tout bonnement qu'il est sorti...

TOM. Mais, mistriiss, je ne vous dis pas autre chose : il est sorti...

CLARISSE. Tu me dis cela d'une si singulière façon... (*On entend le bruit d'une voiture.*) Ah!... une voiture?... c'est lui, sans doute... je vais à sa rencontre...

TOM, *effrayé.* Une voiture!... on le ramène en voiture!... ah! mistriiss, mistriiss, restez, je vous en conjure...

CLARISSE, *avec vivacité.* Qu'y a-t-il donc, Tom?... tu m'inquiètes...

TOM. Eh bien! il y a, mistriiss, il y a que votre père... c'est à dire, non... votre frère... non, je me trompe, votre mari...

CLARISSE, *de même.* Mon mari?

SCENE XVI.

LES MÊMES, DARCY.

TOM, *se remettant à la vue de Darcy.* Votre mari?...

le voici!... (à part.) Ouf! en voilà un toujours!... c'es autant de rattrappé!...

DARCY, *avec gaieté.* Que se passe-t-il ici?... Encore des frayeurs...

CLARISSE. C'est M. Tom qui s'amuse à me faire peur... je ne sais pas ce qu'il a aujourd'hui... mais, d'après ce matin; on dirait qu'il prend à tâche de commettre sottises sur sottises...

TOM, *à part.* C'est ça... voilà qu'on va m'agonir maintenant... Eh bien! oui, je veux bien... agonissez, mes braves gens, agonissez...

CLARISSE. Vois-le un peu, là, qui cause tout seul au lieu de se justifier... A-t-il l'air d'un conspirateur?...

DARCY, *le regardant.* En effet... regarde-moi donc en face... tu as le visage le plus singulièrement comique...

TOM, *à part.* Il y a de quoi...

DARCY, *avec intérêt.* Voyons, mon vieux, qu'as-tu?...

TOM. J'ai... j'ai... (*Bas.*) Eloignez votre femme.

DARCY. Ma femme!... eh pourquoi?...

TOM, *de même.* Il faut que je vous parle en secret, à vous... à vous seul!...

CLARISSE. Encore des secrets?...

DARCY, *riant.* Quelque grave histoire sur Arthur qui se sera peut-être permis de désobéir au sévère Mentor... Laissez-nous un moment, ma bonne amie, et préparez-toi à sortir, car je t'emmène à Hyde-Parck....

AIR: de la valse de Jacquemin.

CLARISSE à Darcy.

Oui, je le vois, il est quelque mystère
Dont en secret il veut t'entretenir;
Reste avec lui; mais bientôt, je l'espère,
Tout sera dit, je pourrai revenir.

DARCY.

Il ne faut pas que la frayeur te gague;
De son air grave; ah! vraiment je souris,
Je connais Tom: avec lui, la montagne
A tout moment enfante une souris.

ENSEMBLE.

CLARISSE.

Oui je le vois, etc.

DARCY.

Dont en secret, etc.
Retire-toi, mais bientôt, etc.

Clarise sort.

SCENE XVII.

DARCY, TOM.

DARCY, *gaiement.* Eh bien! voyons, parle maintenant, M. le mystérieux, s'agit-il encore d'un duel?...

TOM, *avec explosion.* Oui... et d'un duel à mort... votre père se bat...

DARCY. Allons donc!... tu es fou...

TOM. Il se bat, vous dis-je... il croit venger l'honneur de sa fille...

DARCY. De ma femme?...

TOM. Il a trouvé ici une lettre...

DARCY. De Sir Liston?... étourdi que je suis!... et il a cru que l'insulte s'adressait à sa fille?... Oh! je connais sir Liston, si mon père l'a outragé, nous avons tout à craindre, je cours... (*Au moment où Darcy va pour sortir, la porte s'ouvre, on voit sir James le bras en écharpe et les habits en désordre.*)

SCENE XVIII.

LES MÊMES, SIR JAMES.

DARCY et TOM, *ensemble.* Blessé... Il est trop tard!
DARCY. Ah! mon père, qu'avez-vous fait?...

SIR JAMES, *provenant*. Vous le voyez bien, je ne suis fait estropier pour votre compte.

TOM. Bonté du ciel!... vous faire estropier, à votre âge!... quelle imprudence!...

SIR JAMES. Retire-toi...

TOM. Mais, patron, votre blessure?...

SIR JAMES. Laisse ma blessure tranquille... et nous aussi... surtout pas un mot à ma fille!...

TOM. Soyez tranquille, patron, je suis muet, je n'ai rien vu... (*A part.*) Je vas toujours chercher le chirurgien... (*Haut à sir James qui fait un mouvement d'impatience.*) On s'en va, patron, on s'en va. (*Il sort.*)

SCENE XIX.

SIR JAMES, DARCY.

DARCY. Je ne sais comment m'excuser, sir James, de tout ce qui vient de se passer...

SIR JAMES. Vous excuser! et de quoi, s'il vous plaît? Un père qui expose ses jours pour sauver l'honneur de sa fille... est-il rien de plus naturel?

DARCY. Je suis bien coupable envers vous, monsieur; mais je le serais bien davantage si je ne vous avouais pas...

SIR JAMES. Eh! parbleu, je n'ai que faire de vos aveux! (*Montrant son bras.*) à quoi serviraient-ils maintenant?

DARCY. Mon père, j'ai à cœur de vous prouver...

SIR JAMES. Vous ne me prouverez rien... je ne veux seulement pas vous entendre. Toute explication est inutile entre nous... écoutez: je vous parle ici sans colère; nous ne pouvons plus nous comprendre... ce matin le beau-père vous a sermoné parce qu'il vous croyait légèrement atteint... il espérait vous guérir en vous confiant des craintes qu'à dessin peut-être il exagérât... il y aurait folie de ma part à tenter une guérison que je regarde comme impossible... je n'ai plus qu'un parti à prendre, celui de me sauver en toute hâte...

DARCY. Quoi, Monsieur, vous partiriez seul?

SIR JAMES. Seul! non pas, s'il vous plaît. Je retourne dans mon village; mais je n'abandonnerai pas ma fille... elle m'accompagnera.

DARCY. Ma femme?... et vous avez pu supposer que je consentirais à me séparer d'elle?...

SIR JAMES. Et pourquoi non?... vous ne tenez guère à sa présence, vous n'êtes jamais avec elle... à son amour?... l'amour ne va guère avec l'ambition. Croyez-moi, en l'emmenant, c'est un dernier service que je vous rendrai... car enfin, dans la brillante carrière que vous allez parcourir, vous ne pouvez pas garder votre femme auprès de vous, ça serait trop gênant... une maîtresse, à la bonne heure!... c'est quelquefois une excellente protectrice... mais une femme!... ça serait ridicule... à moins toutefois que la petite provinciale ne plût à quelque haut et puissant seigneur...

DARCY, *avec force*. Assez, Monsieur, assez!.. tout autre que le père de Clarisse...

SIR JAMES. Tout autre, Monsieur, dirait tout bas ce que je dis tout haut. L'honneur et la vertu de ma fille me sont chers... plus chers qu'à vous.

DARCY. Supposez-vous que je laisserai ma femme en butte à des périls...?

SIR JAMES. Je ne suppose pas, monsieur, je vois ce qui se passe: je vois que vous vous êtes créé de belles relations, de puissantes amitiés... mais est-ce bien à vous que tout cela s'adresse?

DARCY. Comment!

SIR JAMES. Ah je comprends que votre amour-propre se révolte à l'idée de devoir aux charmes de votre femme la haute estime qu'on semble professer tout à coup pour vos talents... mais êtes-vous bien sûr, par exemple, que cette porte ministérielle, dont vous avez

tout-à-fait heureusement se soit ouverte uniquement à l'éclat de vos mérites? êtes-vous bien sûr que la protection de sir Liston ne soit pas un espoir?...

DARCY. Liston! il serait possible!.. Liston?... et j'aurais été assez aveugle... oh! mes yeux s'ouvrent en effet!.. ses visites si fréquentes, si longues surtout en mon absence... les paroles échappées à la naïveté de Tom... et je ne voyais rien... je ne soupçonnais rien!.. oh! merci, mon père, merci de m'avoir prévenu à temps!

UN DOMESTIQUE, *entrant*. De la part de Sa Grâce le Chancelier de l'Échiquier... (*Il remet une dépêche à Darcy.*)

SIR JAMES. Votre nomination déjà?... diable! lord Liston ne perd pas de temps... il vous porte un vif intérêt...

DARCY, *après avoir lu. Au domestique*. Attendez un instant. (*Il se met à écrire.*)

SIR JAMES. Que va-t-il faire?..

DARCY, *présentant à sir James la lettre qu'il vient d'écrire*. Lisez, Monsieur...

SIR JAMES, *après avoir été les yeux sur le papier*. Eh! quoi?... une démission?..

DARCY. Cela vous étonne?..

SIR JAMES. Vraiment non... je m'y attendais... (*A part.*) La leçon a frappé juste... la crise est passée.

DARCY, *au domestique*. Voici ma réponse pour Sa Grâce. (*Le domestique sort; à sir James.*) Eh bien! mon père, êtes-vous content! me pardonnez-vous ma courte folie?..

SIR JAMES. Oui, mais à condition que ta femme ignorera toujours que j'ai eu quelque chose à te pardonner.

SCENE XX.

LES MÊMES, ARTHUR, puis TOM, ensuite CLARISSE.

ARTHUR, *du dehors*. Papa!... où est papa?... (*Entrant.*) Que vois-je?... mon père blessé!... Mon père, vous avez pris ma place?... oh! c'est mal cela!... cette blessure-là me revenait de droit...

SIR JAMES. Bah! pour un début, ç'eût été trop de chose... donc j'ai pris ta place, celle de ton frère... et sir Liston ne s'en est pas formalisé. (*Se tournant vers Darcy.*) C'est un fort aimable homme que ce sir Liston: il vaut mieux que sa réputation... je l'ai trouvé d'une politesse, d'une complaisance extrême... (*A Arthur.*) Il est convenu tout d'abord, et le plus gracieusement du monde, que miss Jenny piouettes beaucoup mieux que mademoiselle Olympé.

ARTHUR, *avec joie*. Ah! je savais bien moi... j'avais compté les tours...

SIR JAMES, *à Darcy*. Puis il a ajouté que sur toutes choses et sur toutes personnes, il s'estimerait heureux d'être toujours du même avis que sir Darcy...

ARTHUR. Mais alors, cette blessure?..

TOM, *entre en courant*. Dieux! ai-je couru!.. le chirurgien sera ici dans un petit quart-d'heure... (*Il s'évante.*)

SIR JAMES, *se débarrassant de son foulard*. Eh bien! tu lui remettras ce foulard dont je t'ai plus que faire... la leçon est donnée... (*Darcy serre la main de sir James.*)

ARTHUR et TOM. Une leçon!...

ARTHUR, *piqué*. Ah ça! est-ce que c'est encore pour moi celle-ci?...

SIR JAMES, *indiquant Clarisse qui paraît en châte et en chapeau*. Chut!... on te dira cela...

CLARISSE. Eh bien! Darcy, es-tu prêt?... partons-nous?..

DARCY. Oui, ma bonne amie... nous partons... pour
Dorchester...

CLARISSE. Oh ! mon ami, que vous êtes bon !... (A
sir James.) Et vous, mon père, combien je vous re-
mercie !

ARTHUR, à Tom, et lançant un regard du côté de
Darcy. Dis donc, Tom, je crois décidément que la leçon
n'était pas pour moi...

TOM. Laisse donc... pour toi et d'autres... il y en a
un peu pour tout le monde.

Tom s'avancant vers le Public.

CHOEUR

AIR : *J'accepte quand etc.*

Amis, d'un in-tant de folle
Chassons bien loin le souvenir,
Ce jour, qui nous réconcilie,
Nous promet un doux avenir !
Pour nous, quel doux avenir !

ARTHUR, le tirant par la basque de son habit.
Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ?... tu me
manques de respect je crois...

TOM, bas. Tais-toi donc... je cherche à les attendrir...

ARTHUR. Oh ! du moment que c'est pour le bon
motif, j'en suis... (Il se met à côté de Tom.)

TOM, s'avancant.

AIR : de Mme Favart.

Pour mon gamin...

TOM.

Pour mon gamin ayez de l'indulgence;

ARTHUR.

Pour ce bonhomme il en faut bien aussi...

TOM.

On doit toujours encourager l'enfance :

TOUS DEUX ENSEMBLES.

Ayez, messieurs, quelques bontés pour lui.

TOM.

Si vous tenez à punir Télémaque,

Il est bien jeune et peut mieux faire encor,

Pour ça, messieurs, que faut-il?... une claque

ARTHUR.

Moi, j'en veux dix au moins pour mon Mentor.

TOM.

A Télémaque accordez une claque

ARTHUR.

Donnez-en cent, deux cents, pour mon Mentor

Un cent deux cent trois cents pour mon Mentor.

CHOEUR.

Amis d'un instant, etc.

FIN D'UN MOMENT D'AMBITION.